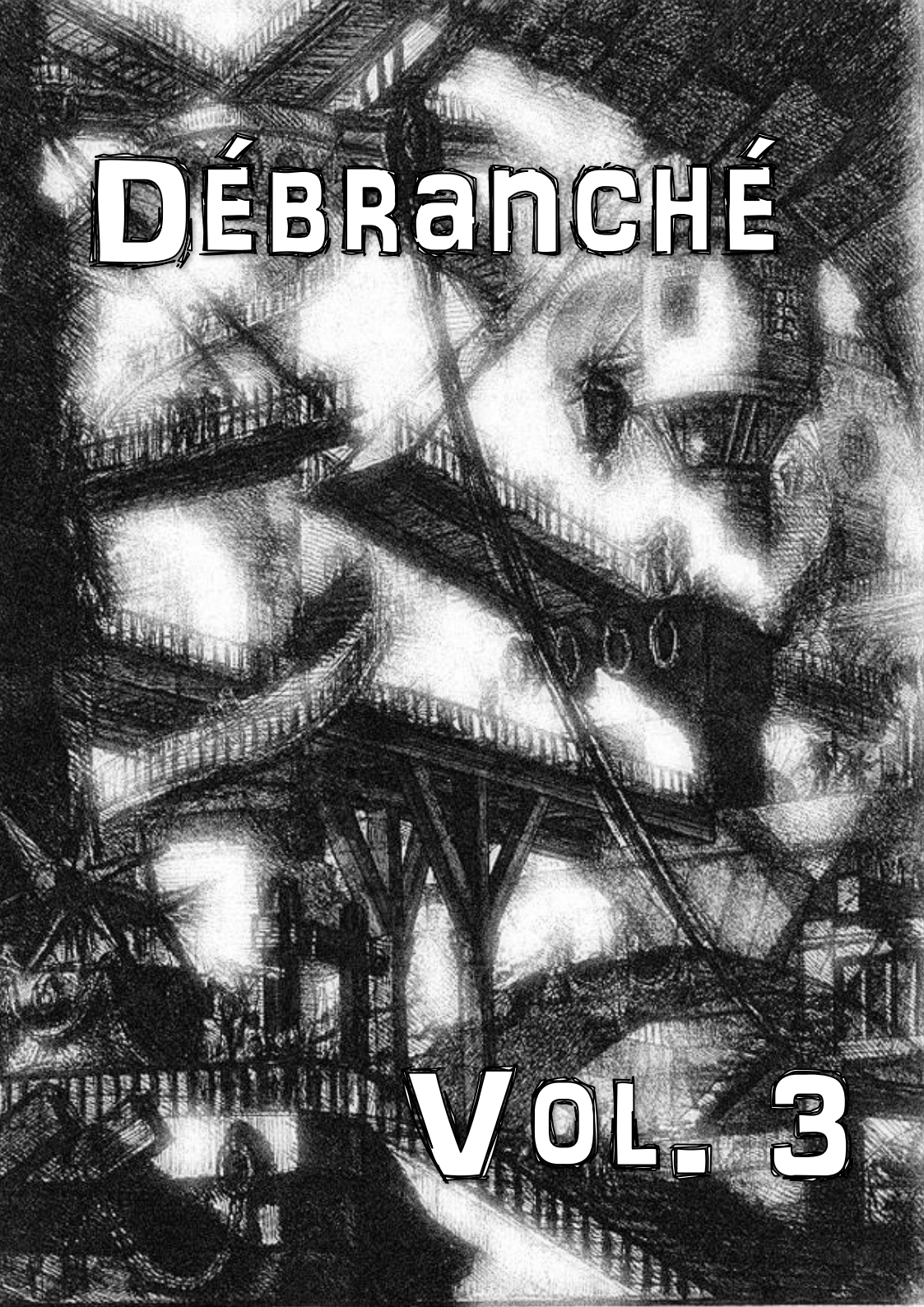

Débranché
Vol. 3

THE CONFORMIST

You're so great ! One in a million!
You deserve what's best!
Damn you if you can't afford it!

Frustrated, in need
Shivering with greed
can't you see ?
You're sitting right there
where they want you to be

You're an ant ! One of a billion
You've got nothing special
what a relief! Free at last!

THE DRIVER SEAT

The landscape is flowing on both sides of the car
A laminar layer of coded images
We're going full throttle just as if we're at war
We cannot imagine how close are the edges

We're in the driver's seat, no guidelines to follow
A new species get crushed ~~as we search~~
as we search for the brakes
Behind the driving wheel, the first ones to do so
The blame is not on us, but the heart, it aches

Apologies won't do! Nor will magic pure
No time to rely on blind faith and past beliefs
Let's get back in control, design our own future
For as long as the trees they have at least one leaf

Félicitations !

Vous venez de mettre la main sur un authentique exemplaire de « Débranché © – Volume 3 » ! Surtout ne laissez pas passer cette chance, et ne le reposez pas avant de l'avoir lu jusqu'à la dernière page ! Quoi que vous ayez de prévu aujourd'hui, vous ne pourrez pas trouver de meilleure façon d'utiliser votre temps...

Jusque-là, les deux premiers volumes ont réuni : une distribution disparate (Artie ; Gretchen ; Guy ; Sonia ; João ; Higuain ; etc.), un soupçon d'occultisme (la Tarasca !), une bonne dose d'aventure (l'attaque de la raffinerie ! La bataille de Roscharta !) et de romance… La même formule inimitable vous attend dans ce troisième volume, agrémentée de nombreuses surprises !

Bonne lecture !

Disponibles au format électronique : Débranché volume 1 & 2!

Débranché – Vol. 3

Marin : Qu'est-ce que tu t'étais imaginé ? Pas de chevaliers, de pirates, pas de cowboys pour ce nouveau millénaire.

Artie : Les premiers jours à l'hôpital je n'ai reçu que quelques visites, ce qui m'a laissé bien assez de temps pour réfléchir au tour si étrange qu'avait pris mon existence ces derniers mois.

Marin : Je suis ton ami, mais il n'y a vraiment qu'une façon de dire les choses comme elles sont : t'as tout foiré, dans les grandes largeurs.

Artie : Je dois bien admettre qu'avec le recul, tous mes choix se révélaient avoir eu des conséquences désastreuses. Voilà près d'un an que, sur une subite inspiration, j'avais sabordé mon doctorat, et mes chances de faire carrière, avec ; il était plus qu'improbable qu'on me laisse reprendre mes travaux désormais, et quand bien même, je ne m'en sentais plus capable. J'avais laissé en plan beaucoup de gens, qui pourtant comptaient sur moi, et avec quel résultat ? La seule bonne action que je pouvais mettre à mon crédit depuis lors, cette fameuse nuit de Noël à la raffinerie, m'avait valu de me couper précisément de ceux à qui j'avais voulu venir en aide, en plus de précipiter le départ de Guy.

Marin : Et encore, ce n'est que le début de l'histoire…

Artie : Ensuite, il y avait eu la manade. Là encore, mes intentions étaient pures, mais en dépit des liens que j'avais tissés avec Sonia et Leandro, ou peut-être à cause d'eux, je m'étais retrouvé impliqué dans la mort de João, et dans le désastre qui avait suivi. Jusqu'à finir coincé ici, dans une chambre d'hôpital, avec une main salement amochée, estropiée peut-être…

Marin : Je sais que ça n'a pas dû être toujours marrant pour toi, mais il serait peut-être temps que tu arrêtes d'essayer d'aider les autres, et que tu laisses les autres essayer de t'aider un peu.

Le père d'Artie : Je ne veux pas qu'on juge trop durement mon fils pour les erreurs qu'il a pu commettre. Après toutes ces épreuves qu'il a eu à affronter, je voudrais seulement qu'il puisse retrouver une certaine stabilité, qu'il se reconstruise un équilibre.

Higuain : Il était clair que le garçon traversait une mauvaise passe. Je me suis permis de lui rendre visite, pour voir si je pouvais lui être d'un quelconque secours. Je dois bien reconnaître néanmoins, qu'un autre motif, moins désintéressé, animait ma démarche : ce que j'avais entendu aux nouvelles – une histoire de rivalité ; une rixe mortelle ; une chasse à l'homme ; et même, une bataille rangée ! – cadrait si mal avec l'image que je m'étais faite d'Artie les quelques fois que nous nous étions rencontrés, qu'une partie de moi était curieuse d'entendre toute l'histoire de sa bouche.

Artie : De toutes les visites que j'ai reçues, celle d'Higuain était la plus inattendue. Et plus inattendue encore fut la tournure qu'a prise notre conversation.

Higuain : J'ai vite abandonné tout espoir de le sonder à propos des événements récents. Quand je l'ai questionné à ce sujet, il s'est contenté de confirmer dans les grandes lignes ce que j'avais déjà entendu ailleurs. Il s'exprimait avec un si complet détachement qu'il aurait tout aussi bien pu être en train de parler d'une mésaventure qui serait survenue à une connaissance éloignée, rien de plus. Il semblait clair qu'il n'était pas encore prêt à livrer sa part de vérité, et il aurait été très indélicat de ma part d'insister. Il n'en restait pas moins que ce garçon présentait un potentiel évident ; si je pouvais l'aider à le réaliser, ce serait tout à la fois une action charitable et quelque chose dont nous pourrions être plus d'un à nous féliciter plus tard.

Artie : Il m'a proposé de me mettre en contact avec une de ses connaissances, le professeur Diogo Tsetskhli, afin que je rejoigne son atelier en tant qu'assistant de recherche.

Diogo : C'est Higuain qui m'a recommandé Artie. J'ai toujours besoin d'assistants à l'atelier, vous savez ? Je leur confie les tâches les plus simples, ce qui me laisse plus de temps pour mes propres investigations, lesquelles, je dois bien le dire, sont hors de portée pour un étudiant. Si je me souviens bien, ils avaient fait connaissance dans un train, et puis, ils s'étaient perdus de vue quelque temps. Ils venaient juste de reprendre contact, et Artie, qui était de nouveau en ville, cherchait du travail.

Artie : J'avoue avoir été surpris par cette soudaine opportunité ; mais pour tout dire, j'étais assez tenté de la refuser. Il se trouve que j'avais déjà entendu parler du professeur et de son atelier par Marin, et rien de ce qu'il avait pu m'en dire ne m'avait franchement enthousiasmé.

Higuain : Ça a été au tour d'Artie de me surprendre, lorsqu'il a proposé de devenir mon assistant de recherche personnel, plutôt que celui de Diogo.

Artie : Mais c'est le soutien financier de VIZION qui permettait à Diogo de faire tourner son atelier. Privé de ce support, Higuain n'avait pas les moyens de se payer un assistant qui puisse le seconder dans ses propres recherches.

Higuain : Il a dit qu'il allait y réfléchir, et ça a plus ou moins mis fin à notre entretien. Sur sa table de chevet j'ai quand même laissé un papier avec l'adresse de la pension où Diogo avait l'habitude de loger les étudiants qui entraient à son service, au cas où. Mais, à voir la façon dont son regard se portait régulièrement vers la fenêtre, comme s'il attendait la venue de quelqu'un en particulier, il était évident qu'il faudrait à Artie régler certaines questions avant qu'il ne soit en mesure de prendre une décision quant à son avenir.

Leandro : Elle ne viendra pas, tu sais.

Artie : Pourquoi ?

Leandro : C'est le prix qui a été convenu, et elle a accepté de le payer.

Artie : Le prix ?

Leandro : Pour la manade. Dom José est très diminué, tu sais. Je crois que tu aurais de la peine à le reconnaître, si jamais tu le croisais. Avec la mort de João, Sonia est apparue comme le meilleur recours, mais c'est une femme, alors bien entendu, tu sais comment sont les choses… Il a fallu qu'elle donne des gages, et l'une des conditions était qu'elle ne te revoie plus. Je suis désolé. Elle le regrette aussi, d'ailleurs ; c'est ce qu'elle m'a chargé de te dire. Nous te sommes tous redevables, et moi le premier, mais il faudra encore du temps avant que certains le réalisent. C'est comme ça.

Artie : Leandro avait été un ami très proche au cours des derniers mois, et j'espérais qu'il pourrait le redevenir. Mais pour l'heure, le fossé entre nous était tel que le voir ainsi faire acte de contrition devant moi m'était à peine supportable. Ensuite, il m'a donné des nouvelles des uns et des autres, il m'a aussi expliqué qu'ils avaient dressé une sorte de bûcher funéraire pour la Tarasca, mais arrivé là je ne l'écoutais plus qu'à moitié, et il a fini par me laisser.

Gretchen : Je n'aime pas les hôpitaux, et celui-là n'y faisait pas exception. Trop souvent j'y ai passé des nuits à me ronger les sangs au chevet de Milo, et je ne me suis pas défaite de ce souvenir même maintenant que ces épisodes appartiennent au passé. C'est d'ailleurs un peu ce qui m'amenait : honorer une ancienne dette, ou bien, peut-être, en contracter une nouvelle. Mais il n'est pas encore temps que je vous parle de ça.

Artie : La venue de Gretchen, en revanche, était parfaitement inévitable. Elle était telle qu'en mon souvenir, jusqu'au moindre détail, à l'exception de Milo qui ne l'accompagnait pas cette fois-là. Il avait dû rester auprès de son père. A la place, elle portait un grand paquet, dont je me demandais ce qu'il pouvait contenir. J'étais déçu de l'absence de Milo, sans trop pouvoir dire pourquoi ; mais quand même soulagé que Gretchen soit là, à mon côté. Combien étions-nous à avoir éprouvé ce sentiment un jour ou l'autre ? Un grand nombre, je parierais.

Gretchen : Le bâtiment était immense, en comparaison de l'hôpital pédiatrique en tout cas. Ses ailes successives étaient repliées les unes à la suite des autres comme les pattes d'un crustacé, et leurs noms étaient tous synonymes de coup du sort. Les soignants qui y travaillaient avaient l'air fatigués, mais heureux ; ceux qui n'étaient pas occupés à courir à droite et à gauche échangeaient des plaisanteries, à l'accueil et dans les couloirs, indifférents aux effluves d'éther, et aux odeurs qui pointaient juste en dessous. Une fois de plus, j'essayais de me représenter ce que cela devait être pour eux de considérer comme un lieu de vie, le lieu où ils venaient travailler tous les jours, où ils riaient et bavardaient, un endroit qui pour la plupart des gens évoquait l'affliction, et qui pour beaucoup d'entre eux marquerait la fin de leur parcours. Mais la vie n'abonde-t-elle pas de tels contrastes, après tout ?

Artie : Elle s'est assise sur un coin du lit, comme si elle comptait simplement m'écouter. J'étais flatté, et confus ; je ne savais pas par où commencer.

Gretchen : Pourquoi est-ce que tu te tiens allongé là ? C'est ta main qui est blessée, pas tes jambes, ni ton dos.

Artie : Son entrée en matière a produit l'effet escompté. Je me suis redressé mais déjà elle était allée à la fenêtre, regardant au loin.

Gretchen : Ce qui s'est passé devait arriver, et tu as pris beaucoup de risques pour que les choses finissent aussi bien qu'elles le pouvaient. Il n'y a rien à redire à ça, mais maintenant rends-toi service : oublie Sonia. Elle ne joue pas au même jeu que toi, un beau jour elle se mariera avec un des solides gaillards de sa manade et ce sera très bien comme ça.

Artie : Elle avait visé juste, quoique peut-être pas autant qu'elle se l'imaginait. Rien de ce qu'elle ne disait n'était vraiment nouveau, mais j'étais assez secoué après ça pour lui dire tout ce qu'elle voulait entendre au sujet de la nuit de Noël et de la raffinerie, et dont elle avait déjà deviné la plus grande part de toute façon.

Gretchen : Est-ce que tu as eu des nouvelles de Guy, après cette nuit-là ?

Artie : Il semblait à la vérité que personne n'en avait eu, il s'était comme évaporé sans laisser de trace derrière lui.

Gretchen : Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive, mais jamais auparavant il n'était resté aussi longtemps sans donner signe de vie. Je commence à être vraiment inquiète.

Artie : Je réfléchissais à la vie qu'avait dû mener Guy par le passé. Je ne l'avais côtoyé que quelques mois, et des pans entiers de son existence restaient pour moi entourés de mystère. Il y avait eu l'époque, déjà lointaine, où il jouait dans Nutcracker, et au sujet de laquelle j'avais entendu nombre d'histoires ; puis d'autres groupes avaient suivi, certains brillants, d'autres moins, mais tous inspirés par une passion sincère, et pourtant, ou pour cette raison-là précisément, tous éphémères. Plus méconnues encore étaient les périodes interstitielles qui

séparaient ces aventures musicales, et dont seule avait émergé une chronique fragmentaire sous la forme de fanzines que Guy lui-même faisait paraître avec une périodicité irrégulière. J'avais eu l'occasion d'en feuilleter la plupart, mais il restait si peu d'exemplaires de certains numéros que ceux qui étaient encore en circulation s'échangeaient à prix d'or sur des sites spécialisés. La cartographie qu'ils esquissaient était tentaculaire, Guy donnait l'impression d'être allé partout, d'avoir exercé tous les métiers. Comment savoir où il avait pu filer cette fois ?

Gretchen : J'ai déjà contacté l'essentiel de nos connaissances communes, mais ça n'a rien donné jusque-là.

Artie : Je commençais à deviner ce qu'elle attendait de moi, et c'est peut-être pour cette raison que je me suis entendu lui demander ce que contenait le paquet qu'elle avait amené avec elle, et si jamais il m'était destiné.

Gretchen : Eh bien, puisque tu en parles, c'est un cadeau, de la part de Marlon. Il ne s'en sert presque plus, et il a pensé que ça pourrait te changer les idées de l'avoir, tant que tu es cloué ici. Tu pourrais même t'en servir pour ta rééducation.

Artie : Tandis qu'elle parlait, elle s'est baissée pour la sortir de son emballage, tout au fond de mon cœur je savais déjà ce que c'était et pourtant je refusais d'y croire, jusqu'à ce que je la voie là, posée en travers de mon lit. C'était assurément un bel objet, et chargé d'histoire ; la fameuse basse au Smiley dont les accords tranchants avaient marqué chaque concert de Nutcracker, et qui en retour avait été marquée par eux d'innombrables cicatrices.

Gretchen : C'est à ton tour maintenant de la brandir, à ton tour de faire résonner l'appel qui les convoquera. Et ils viendront, tu sais, ils viendront tous quand ils les entendront, ces notes que toi seul peut jouer pour eux à présent.

Artie : Je tendais la main dans sa direction, sans pouvoir me résoudre tout à fait à la toucher.

Gretchen : Artie, est-ce qu'il y a une chose que tu ne me dis pas ?

Le Père d'Artie : La mère d'Artie… Ma femme… Est décédée. Emportée en quelques mois par la maladie. Ça a été choc très dur pour nous tous. J'aimerais pouvoir dire que notre famille s'en est remise, mais la vérité c'est qu'il s'en faut encore de beaucoup. La façon dont Artie a réagi, le fait qu'il a abandonné son doctorat du jour au lendemain pour ainsi dire, a été une source d'inquiétude supplémentaire bien sûr. Mais mes fils sont de bons garçons, et ils ont de la ressource. Je lui ai fait confiance, et même par la suite quand les choses ont mal tourné dans la ferme où il avait trouvé du travail, je suis certain qu'il a fait de son mieux.

Artie : Dans le deuil il n'y a ni apaisement, ni réconciliation. La personne est là, à la place qu'elle a toujours occupée, et puis elle n'y est plus, et c'est à vous seul qu'il revient de percer le mystère de sa destination, de s'inventer une nouvelle façon de vivre autour du vide qu'elle a laissé. J'ai cette image en tête, celle d'un bateau s'éloignant dans le couchant ; je n'ai jamais assisté à une telle scène mais tel que je l'imagine ce doit être un peu la même chose. Vous vous efforcez de le fixer, vos yeux se plissent sous l'effort mais vous n'y pouvez rien, ce sont les lois de la nature avec lesquelles il n'est pas possible de transiger, arrive le moment où les détails commencent à disparaître l'un après l'autre, les membres d'équipages qui s'activent sur le pont, les hublots des cabines, les cordages, jusqu'à ce que le bateau ne soit plus qu'une forme indistincte qui glisse vers l'horizon, et puis même cette dernière chose vous est retirée, ne reste que l'espace béant qu'occupait le bateau à quai, cette absence qui vous fait prendre conscience de l'énormité de la perte et refuse de disparaître au loin.

Gretchen : Il existe pourtant, cet apaisement dont tu parles, et je te souhaite de tout cœur de le trouver. Tu as de la force, Artie, et quoi de mieux pour t'en souvenir que de la mettre au service de ceux qui sont dans le besoin ?

Artie : Bien sûr, il n'était pas aussi facile de s'en tirer avec Gretchen que ça avait pu l'être avec Higuain. Je l'ai remerciée pour son cadeau, et je lui ai promis que je ferais de mon mieux pour trouver Guy, même si je n'avais pas la moindre idée de par où je pourrais commencer mes recherches.

Gretchen : Je l'ai laissé, en me disant que j'avais bien fait de ne pas amener Milo avec moi. Je n'aurais pas aimé qu'il voie Artie dans cet état de découragement avancé, et je me suis promis de faire mon possible pour l'aider à se ressaisir.

Artie : La basse, par contre, je n'y ai pas touché, même après qu'elle soit partie. J'avais trop à faire de me débattre avec mes propres pensées pour m'en préoccuper pour le moment. Maintenant que tout avait été dit les choses m'apparaissaient clairement pour ce qu'elles étaient*, j'avais tout foiré dans les grandes largeurs*. La mort de João était en quelque sorte venue boucler la boucle et c'était moi qui étais pris dans le collet, comme me le rappelait fort à propos le tintement des menottes qui liaient ma main valide aux barreaux du lit.

L'enquêtrice Lagerlöf : L'enquête qui a suivi l'émeute de Roscharta n'a conduit qu'à une unique mise en accusation, curieusement. A l'origine des troubles se trouvait la mort de João Ramiro, survenue dans des circonstances confuses. Les juges ont pensé que s'ils parvenaient à faire la lumière sur ce point, cela les dispenserait en quelque sorte de démêler l'extraordinaire imbrication des événements qui y avaient fait suite. Artie s'est retrouvé tout en haut de la liste des suspects, et il a été placé sous contrôle judiciaire pour la durée de ses soins et dans l'attente du procès. Quant à moi, j'ai été chargée de le surveiller. C'était sans doute un peu contraire aux règles, dans la mesure où je l'avais déjà rencontré auparavant ; mais mes supérieurs ont pensé que puisque je le connaissais je pourrais peut-être gagner sa confiance, et lui soutirer des aveux rapides.

Artie : C'était le premier jour des audiences, et je me sentais tout sauf prêt à affronter cette échéance redoutée. Je faisais encore beaucoup de cauchemars à cette époque, des rêves très précis où se côtoyaient pour ainsi dire tous mes péchés, alors pour mettre toutes mes chances de mon côté la veille du grand jour j'ai demandé aux infirmières qu'elles me donnent un cachet, pour mieux dormir. Au lieu de quoi, il m'avait rendu malade, et je n'avais presque pas fermé l'œil de la nuit.

L'enquêtrice Lagerlöf : J'ai relevé l'agent qui était de garde à la porte et je suis entrée dans la chambre. Il était près de neuf heures ; nous allions être en retard.

Artie : Keum-Sook, enfin l'enquêtrice Lagerlöf, est entrée, sans même se donner la peine de toquer. J'avais enfilé un pantalon mais elle a dû m'aider pour la chemise, avec ma main blessée et les menottes qui me gênaient. Même après qu'elle m'a détaché elle a continué de papillonner autour de moi, sans empressement excessif mais sans complaisance non plus, arrangeant un faux pli ici, fermant un bouton là. J'étais un peu hébété, sa valse m'avait fait oublier jusqu'à la perspective du tribunal, et puis, sans que je n'y prenne garde, elle a passé autour de mon poignet un bracelet métallique, dépourvu de tout ornement mais qui vibrait d'une pulsation sourde dont la fréquence s'imprimait au plus profond de mes os. Tout en faisant ça elle avait ses yeux plantés dans les miens, comme pour me mettre au défi de lui échapper.

L'enquêtrice Lagerlöf : L'émetteur devait nous permettre de garder un œil sur Artie, puisque les éléments à charge qui pesaient sur lui n'avait pas été jugés suffisamment étayés pour justifier son maintien en détention pour la durée du procès. En tant qu'officier de liaison, c'est à moi qu'il revenait de conserver le récepteur, et de tenir mes supérieurs informés de ses allées et venues.

Artie : Nous sommes sortis. Il faisait lourd, les derniers feux de l'été brûlaient avec une vigueur anormale cette année-là, et je n'ai pas tardé à transpirer à grosses gouttes. Nous avons fait le trajet dans un panier à salade, assis sur une banquette métallique avec Keum-Sook qui continuait de me regarder fixement. Je ne me sentais pas d'humeur à entrer dans son jeu, ni la force de résister bien longtemps à son pouvoir ; paupières mi-closes, j'ai appuyé ma tête contre la tôle derrière moi, comme si les vibrations transmises par le macadam pouvaient me reconnecter au tissu de la ville, que j'avais si longtemps délaissé. J'avais peur.

Le père d'Artie : J'ai vue Artie entrer dans la salle d'audience, j'ai voulu le saluer mais il n'a pas semblé me voir. Le costume qu'il portait nous l'avions acheté ensemble, quand il se préparait à soutenir sa thèse de doctorat ; dans une autre vie, semblait-il. Il a échangé quelques mots avec son avocat, un type à

peine plus âgé que lui et en qui j'avais peine à placer ma confiance, et puis il est allé s'asseoir.

Artie : La salle était aussi grande que je me l'étais imaginée, mais son ameublement, sobre et fonctionnel, évoquait plus les locaux d'une administration un peu vieillotte que le cachet bourgeois que j'imaginais bien habiller une cour de justice. Il n'y avait pas grand monde pour l'heure à vrai dire, juste deux ou trois curieux, et mon père à qui j'ai retourné son salut. Ici aussi il faisait chaud, malgré le ronron de la ventilation, j'avais la bouche sèche et du mal à me concentrer sur les questions que me posait le juge.

Le Juge : Profession ?

Artie : … Mmmh, Manadier ? Je travaillais à la manade, jusque, enfin, depuis le début de l'année.

Le Juge : Votre dossier indique 'Doctorant, mis en disponibilité'.

Artie : Ah oui, ça aussi…

Le Juge : Mis en disponibilité ? Vous avez abandonné ? Pour quelle raison ?

Artie : Je ne suis plus très sûr… Je suis descendu du train, et après, je me souviens m'être perdu…

Le Juge : Bon, passons. Vous pourrez au moins me donner une adresse ?

L'enquêtrice Lagerlöf : C'était l'un de ces moments, pas vrai ? On pouvait le deviner, rien, qu'à voir la façon dont les badauds, qui n'avaient jusque-là prêté qu'une oreille distraite aux débats, retenaient soudain leur souffle.

Artie : Je réfléchissais aussi vite que me le permettait mon esprit embrouillé, je me rendais bien compte que le juge commençait à s'impatienter, et pendant ce temps mes doigts fouillaient machinalement le contenu de ma poche. C'est là que je l'ai trouvé, le papier que m'avait laissé Higuain ; mon regard est passé sur le visage plein d'espoir de mon père, mais non, il n'était pas encore temps, et un instant plus tard je me suis entendu lire : « La ferme de l'Ancienne Loi ».

Diogo : Pirates ? Chevaliers ? Cowboys ? Tous ont en commun que leur existence était une bien triste affaire, brutale et monotone, qui n'entretient qu'un lointain rapport avec le portrait romancé qui en a été fait par la suite. Les chevaliers, selon toute vraisemblance, devaient consacrer plus de leur temps à chercher un moyen de satisfaire leurs besoins élémentaires malgré leur armure qui les gênait, qu'à charger au galop à travers une verte prairie ; les pirates, à briquer le pont de leur navire et à lutter contre les effets délétères du scorbut, plutôt qu'à se lancer à l'abordage de vaisseaux ennemis ; et ainsi de suite. Combien d'heures d'ennui ont dû être offertes en prix pour quelques secondes de frisson ? Et même, combien de fois ce « frisson » s'est révélé n'être au final que l'exaltation inepte de la barbarie la plus sordide, une boucherie vide de sens en lieu et place de la démonstration attendue de bravoure et de noblesse d'âme ? C'est ainsi que l'aventure se présente dans ce monde qui est le seul que nous connaissons, et le reste n'est que fable, dont nous ferions mieux de nous tenir à l'écart avec circonspection.

Horacio : Cramponné à mon fauteuil, j'ai basculé en arrière, pour mieux contempler les volutes de fumée qui circulaient sous le plafond. Guidé par leurs sinuosités, j'ai laissé mon esprit dériver, s'égarer tout à fait. Leurs formes ont fini par se confondre avec celles des langues de brume que l'on voit flotter à la surface du Fleuve, sur des vues aériennes. De là il n'a pas fallu longtemps pour que se déploie tout un paysage cryptique, dont la syntaxe élémentaire m'était familière sans que je ne parvienne en à dégager le sens général. Le motif foisonnant de la marquèterie était encore bien visible par endroits, c'était par cette impénétrable canopée que je devais commencer si je voulais décoder le mystère et atteindre ce qui se cachait en-dessous, ou plutôt au-dessus, bref, dans cet au-delà qui continuait de se refuser à moi malgré tous mes efforts.

Manolo : Il pleuvait dehors, et dedans ; quoi que sous des modalités différentes. L'averse qui frappait au carreau par ondées successives contrastait avec le goutte-à-goutte imperturbable des fuites dans les assiettes, les casseroles, les tasses et les bassines qui avaient été placées de longue date à cet effet.

Horacio : Las ! La combinaison géométrique des teintes ocres et jaunes et orangées était rendue indéchiffrable par la décoloration qu'avait provoquée les nombreuses et anciennes infiltrations d'eau. Je n'en gardais pas moins les yeux braqués dessus, bercé contre toute logique par l'espoir de percer cette voute et de découvrir les trésors qu'elle abritait en son sein : armées invincibles, cités légendaires, et expéditions perdues sur les traces des unes et des autres.

Manolo : Horacio restait le nez en l'air, absorbé par l'une de ces élucubrations topologiques auxquelles il donnait l'impression de vouloir consacrer le plus clair de son temps dernièrement. Qu'elle qu'ait pu être sa nature, il ne semblait pas pressé d'en partager les conclusions avec nous. Les autres faisaient circuler entre eux une bouteille en échangeant des messes basses. Pour ainsi dire, on n'entendait pas d'autre bruit que celui de la pluie, cette pluie de trois heures du matin qui est comme la mauvaise conscience qui pousse le dormeur à tourner sans trêve dans son lit.

Horacio : J'ai fini par perdre patience, ça ne menait nulle part. J'ai tiré sur ma cigarette et j'ai soufflé la fumée vers le haut, peut-être cela permettrait-il de créer des conditions anticycloniques suffisantes pour écarter pour un instant

au moins le voile de confusion dans lequel je m'étais égaré. Il ne s'est rien passé de tel ; il ne s'est rien passé du tout, en vérité.

Manolo : Pour le dire simplement, l'ambiance était loin d'être Glorieuse à la Ferme de l'Ancienne Loi.

La Sybille : Rocamadour ? Tu es là ? Est-ce que quelqu'un a vu le petit ?

Horacio : La Sybille est entrée comme une trombe. Ses cheveux, ses vêtements dégoulinaient comme si elle avait passé la nuit dehors, et c'était sans doute le cas après tout. Elle jacassait sans queue ni tête, en pleine crise, de nouveau. Je me suis levé, et j'ai essayé de la prendre dans mes bras, pour la calmer ; au lieu de quoi, elle est devenue tout à fait enragée. Elle s'est mise à m'insulter et quand elle a tenté de me frapper et de me griffer le visage j'ai jugé que mon compte était bon, je l'ai laissée en plan et je suis allé à notre chambre, pour essayer de dormir un peu.

Manolo : C'était un crève-cœur de voir la Sybille dans cet état, à pleurer après son fils, mais Horacio n'a rien voulu entendre et il s'est carapaté dès qu'il a pu. Moi je ne savais pas quoi faire au juste, et finalement c'est Talita qui est parvenue à la réconforter. Elle lui a parlé très doucement, ça a duré un bon moment mais la Sybille a fini par se calmer, dès qu'elle a accepté de s'allonger un peu sur le sofa elle s'est endormie comme une masse.

Marin : Je n'ai jamais trop aimé aller à la Ferme, mais puisqu'Artie m'avait invité je n'avais pas tellement eu le choix cette fois-là. Après l'intermède avec la Sybille, Talita et Manolo sont partis dans leur chambre, et bien sûr ça n'a pas manqué, cinq minutes plus tard on les entendait qui s'envoyaient en l'air comme des bêtes, les halètements, les soupirs, les grognements à demi étouffés et les à-coups, bref, on avait l'impression suffocante d'être soudain plongés au cœur de la jungle nous aussi, je voyais déjà les lianes qui rampaient jusqu'à nous, les fleurs géantes qui luisaient dans l'obscurité, ça ou bien j'avais trop bu.

Artie : C'était assez embarrassant… Je me suis levé pour mettre de la musique, un de ces vieux disques psychodéliques pris au hasard parmi les piles irrégulières et marquées de poussière qui s'entassent dans chaque recoin de la Ferme. Pas trop fort, je ne voulais pas réveiller la Sybille… Même pas tout à fait

assez pour couvrir les sons qui nous parvenaient de la pièce à côté, juste de quoi les rendre moins envahissants.

Marin : Le sitar est parti aux avant-postes, porté par le rythme de ses accords élastiques. Deux guitares, une acoustique, l'autre électrique, étaient lâchées sur ses talons, chacune sillonnant sa ligne mélodique jalousement, à un demi-ton de distance.

Artie : Le bruissement lointain des cymbales s'est coulé dans le mouvement général, et j'ai eu à mon tour le sentiment de me fondre à couvert de cette voute épaisse toute tissée de sonorités, ce devait être le cas aussi pour Marin car nous n'éprouvions plus ni l'un ni l'autre le besoin de parler ou même d'échanger un regard.

Marin : Je ne sais pas combien de temps a passé, au juste. Je me souviens seulement le bruit caractéristique de l'aiguille quand elle a dérapé de son sillon, cela a suffi à rompre l'enchantement. J'ai émergé de ma torpeur. Le bal était fini : il était plus que temps pour moi de rentrer.

Artie : Qu'est-ce que je pouvais bien faire ? Je n'allais quand même pas laisser la Sybille toute seule sans surveillance, elle risquait de reprendre ses esprits à tout moment et qui aurait pu dire ce qui se passerait alors ? Je me suis pelotonné dans un coin de la pièce, et j'ai tenté de grappiller un peu de sommeil tant que c'était encore possible.

Marin : N'empêche, il faut reconnaître que la Ferme de l'Ancienne Loi a du cachet, pour peu que l'on ne soit pas trop regardant sur la propreté. Je me rappelle m'être dit que c'était sans doute l'heure idéale pour en laisser agir le charme d'ailleurs, pendant que je remontais toute une succession de couloirs mal éclairés et qui craquaient comme les coursives d'un bateau.

Manolo : La Ferme de l'Ancienne Loi a été l'un des hauts lieux du mouvement vautrien dès son origine, sans doute le plus fameux même de ce côté-ci de la mer. On ne compte plus les artistes qui en ont fait leur résidence temporaire : peintres, musiciens, poètes ou plasticiens, tous en quête des formes qui devaient accoucher d'une société plus heureuse, tous animés par le même rêve

Glorieux. Bien entendu, le rêve est quelque peu flétri aujourd'hui, et il en va de même pour la Ferme.

Diogo : Nous avons un arrangement avec la municipalité, à qui appartiennent les bâtiments. Les locataires s'occupent de menus travaux d'entretien, et organisent des visites commentées à l'occasion ; en échange, nous n'avons à régler qu'un loyer modique pour la jouissance de l'ensemble du site.

Marin : Un bateau, ou un cloître ; la Ferme dans son isolement tenait de l'un comme de l'autre. Il y avait une cour intérieure, toute envahie par les ronces. Dans un coin, des sacs poubelles éventrés mêlaient leurs relents au parfum de la rosée. Quoi d'autre ? Deux salles en enfilade, encore. La première : meublée dans le style colonial, puant le moisi, l'humidité au mur comme un pochoir gris-vert. Un bric-à-brac invraisemblable s'entassait dans la deuxième : un buffet ancien, une table couverte d'une toile cirée orange, une lampe à lave, des assiettes ornementées de scènes de chasse… A moins que je n'aie inventé ces détails après-coup ? Ils me semblent si bien cadrer avec l'impression d'ensemble qu'il m'est difficile d'être catégorique. Et puis : la sortie, enfin.

Artie : J'étais tout seul à mon réveil. Quelqu'un avait pris la peine de m'envelopper dans une couverture en flanelle, et malgré quelques courbatures, au moins je ne pouvais pas me plaindre du froid. Toujours emmitouflé, je me suis laissé guider par l'odeur appétissante qui montait du rez-de-chaussée.

Diogo : J'aime à voir que tout le monde est sur le pont, concentré sur ses objectifs. L'importance de notre mission ne réclame rien de moins qu'un engagement total de notre part. Comment le pourrait-elle, étant donnés les enjeux ?

La Sybille : Ils sont partis tôt ce matin, mais pas toi ; toi qui es resté pour veiller sur moi, c'est à mon tour de te dorloter maintenant.

Artie : Comme tout ce qu'elle entreprenait, il y avait quelque chose d'extravagant dans le déjeuner qu'avait préparé la Sybille. La table en formica vert croulait littéralement sous les plats et les assiettes : riz au lait, brioche, œuf pochés, confitures, charcuteries, fruits au sirop… Elle m'a servi du maté dans une tasse en émail ébréchée et s'est mise à manger sans plus de cérémonie.

La Sybille : Qu'est-ce que tu voudras faire, ce matin ? Il est trop tard pour aller travailler, tu vois bien.

Artie : Je suis resté un moment à mâcher en silence. Elle avait raison, bien sûr ! Mais cela ne faisait rien pour adoucir la contrariété que j'éprouvais à la pensée que les autres étaient partis sans m'attendre, bien au contraire. Si j'avais eu besoin d'une confirmation de ce qu'Horacio tenait mes compétences pour peu de chose, je n'aurais pas pu trouver mieux. Ce n'était pas une grande surprise à vrai dire, mais être mis ainsi devant l'évidence n'en était pas moins blessant.

La Sybille : Vale ! Chasse ces mauvaises pensées ! Un jeune et beau garçon comme toi ne devrait pas gâcher son temps avec ça.

Artie : C'était peut-être ça le problème, j'aurais dû avoir d'autres pensées vers lesquelles me tourner, mais rien ne me venait, rien de bon en tout cas. Bah, tant pis ! La Sybille avait de bonnes raisons de vouloir se changer les idées, et moi aussi après tout. Nous avons enfilé nos manteaux, nos chaussures, et nous sommes sortis.

Manolo : La Ferme et ses dépendances occupent tout un pâté de maison sur les pentes de la Butte, à peu près à mi-hauteur. Accrochés à ses flancs, on trouve un garage, un lavoir, et toute une grappe de cabanons.

Horacio : Si je me rappelle bien, Talita a publié un article sur les graffitis qui couvrent les casots, et une partie du mur d'enceinte. Couche après couche, ils décrivent l'histoire d'un demi-siècle de mouvements contestataires dans la région : vautriens, punks, droogs… Certains motifs ont été observés sur d'autres sites, aussi loin que Pasalacqua à ce qu'on dit.

Manolo : Les cabanons servent de stockage pour toutes sortes de produits et d'équipements, dont j'avais entrepris de dresser l'inventaire à une époque. Parmi tant d'autres choses, on y trouve : des sacs remplis de soufre, des outils, que la rouille a rendus inutilisables pour la plupart, des planches, des bocaux en formes et en tailles si variées et en nombre si grand que cela défie l'imagination… Mais le passage du temps a fait son œuvre, et rien dans cette énumération ne permet d'appréhender vraiment le mode de vie des premiers habitants du quartier. Il y a bien d'autres rumeurs qui courent sur la Ferme : y

seraient cachées des quantités colossales de Gloire, ou encore, de liasses de billets générées par le trafic ; certains prétendent même que les restes momifiés d'une femme seraient enfermés dans une malle, quelque part. En ce qui me concerne j'ai renoncé à croire toutes ces histoires, aucune de mes expéditions ne m'a donné la preuve qu'elles contenaient ne serait-ce qu'une once de vérité.

Diogo : Nous sommes la vigie, dont la veille silencieuse traque les chimères à l'horizon. Tels des démineurs, nous accourrons aux avant-postes du sommeil de l'humanité pour assurer qu'il ne se change pas en un noir cauchemar. La société, inconsciente du danger où elle se trouve, peut ainsi poursuivre son voyage somnambule.

Manolo : Au-delà, s'étend le réseau de ruelles pavées de la vieille ville. Son tracé tortueux descend, de coudes en passages couverts, jusqu'au pied de la Butte et au bord de mer tout proche. Il est fréquenté par de vieux tramways cahotants, et quelques fois par des groupes de touristes en quête de mysticisme bon marché.

Artie : Nous nous sommes engouffrés dans un tram pour nous abriter de la pluie, qui avait recommencé de tomber. Suspendue à mon bras, la Sybille parlait sans discontinuer. J'avais du mal à suivre sa conversation, ou à me concentrer sur notre destination, mais ni une chose ni l'autre ne semblait avoir beaucoup d'importance, pas plus que n'en avaient les regards interloqués des autres passagers lorsque La Sybille était prise d'un de ses soudains accès de fou rire. Je ne riais pas : et si je souriais, c'était d'un sourire mauvais à la pensée que si quelqu'un avait fait le moindre commentaire, j'aurais été prêt à lui envoyer mon poing dans la figure sans sommation. Tel était mon état d'esprit, à ce moment-là.

L'enquêtrice Lagerlöf : Ou vas-tu, Artie ? Un voyant orange s'était allumé sur le récepteur posé sur mon bureau. Une sortie non autorisée du périmètre. Si elle s'éternisait, je finirais par ne plus avoir d'autre choix que d'en tenir informé mon supérieur…

Horacio : Le mémoire de Manolo portait sur les théories qui ont circulé parmi certains cercles vautriens au sujet de lignes de forces, dont le tracé épouserait celui des principales artères de la ville, et à la confluence desquelles étaient prêtées de puissantes vertus occultes.

Manolo : D'authentiques carrefours éruptifs, oui. C'est pour cette raison que les vautriens ont été si nombreux à s'installer dans les parages de la Ferme, à l'époque. Par la suite, il s'est avéré qu'une partie de ces rumeurs avaient été alimentées ou du moins encouragées par des spéculateurs peu scrupuleux, qui espéraient tirer profit d'une flambée des prix de l'immobilier. Quel malheur pour eux, que la plupart des vautriens n'aient pas été solvables ! Cette situation a été à l'origine de nombreuses tensions d'ailleurs, et de plusieurs vagues d'expulsions musclées. Aujourd'hui il ne reste que la Ferme, les autres bâtiments ont été alloués à de nouveaux usages, ou bien laissés à l'abandon.

Diogo : Malheureusement, ce type de mystification n'a rien d'un cas isolé. Ils sont nombreux, ceux qui tels des enfants éprouvent de la reconnaissance pour qui les berce de contes et de boniments ; avec pour seule exigence d'être rassurés, ou confortés dans leurs certitudes, ce qui revient au même, peu ou prou. Là réside la faiblesse par où s'engouffrent mensonges et affabulations, dont les machinations de l'escroc sont la variété la plus médiocre, et la propagande étatique, soutenue par une administration puissante, la forme la plus élaborée.

Marin : J'ai fini par prendre mes distances avec Diogo, après avoir pris conscience de la radicalité de ses opinions. Sans rien remettre en cause de l'acuité de son esprit analytique, j'ai réalisé qu'une trop grande proximité entre nous constituerait sinon un mur, du moins un plafond de verre, au-delà duquel je ne pourrais pas continuer à progresser chez VIZION.

Le Directeur (anciennement le Superviseur) : La proposition de valeur de notre entreprise est basée sur le concept que les Histoires peuvent apporter une certaine forme de bien-être à nos clients. Alors, bien entendu, nous restons prudents par rapports à certaines prises de positions publiques du professeur Tsetskhli. Nous continuons néanmoins à financer ses travaux, dont la grande qualité nous a permis de développer de nombreuses applications ces dernières années.

Diogo : Voici nommés nos ennemis, contre qui nous menons une lutte asymétrique, avec les moyens qui sont les nôtres ; et dans cette lutte, force m'est de reconnaître que MM. Oliveira et Viajero, ainsi que leurs compagnes, m'ont été d'un secours précieux, agissant tels d'infatigables limiers lancés aux trousses de la rumeur.

Higuain : Il est difficile d'en vouloir à Diogo, compte-tenu de son histoire personnelle. Mais je ne peux m'empêcher de regretter que ses recherches aient fini par prendre les apparences d'une croisade, à laquelle il a parfois tenté d'associer certains de ses étudiants.

Manolo : Quant à Horacio, il était plus âgé que nous lorsqu'il est arrivé ici, et une partie de lui-même est restée au pays. La jungle qu'il arpente est celle de ses souvenirs, auxquels il se raccroche tant bien que mal. Il prétend qu'il connaît tout ce qu'il y a à savoir sur le sujet : le A c'est facile, c'est le nom du fleuve, et jusqu'au Z, la cité perdue, le cœur mystérieux de ce pays de songes.

La Sybille : Allez, réveille-toi ! On descend là.

Artie : Nous étions arrivés à l'extrême limite de la vieille ville. La place du Commerce était déserte, à cause de la pluie. A son extrémité, on devinait plus qu'autre chose les grandes artères qui avaient déjà revêtu leurs décorations en vue des fêtes de fin d'année ; et plus loin encore, nettement visible même s'il se trouvait à plusieurs centaines de mètres, le nouveau centre commercial, le Centre, comme l'appelaient déjà les gens du coin, projetait sa silhouette cyclopéenne au-dessus du voisinage. Nous avons pris la direction opposée, vers les Halles, où la Sybille a insisté pour que nous achetions à manger : deux boites d'anchois marinés, du beurre, du pain et des croutons aillés, et de la soubressade.

La Sybille : Tu sais, à nos débuts, Horacio et moi aimions jouer à nous perdre et à nous retrouver au hasard des rues. On allait se promener, chacun de notre côté, sans se presser. Moi je crois que c'était plus fort que moi, mon pas s'accélérait au fur et à mesure, j'avais de plus en plus de mal à prétendre que je ne faisais rien que flâner. Mais pas Horacio, bien sûr ; tu imagines bien. Mais bon, l'important c'est qu'on finissait par se retrouver, des fois je lui sautais au cou

directement, ou d'autres fois, je faisais comme si j'étais intimidée, comme si c'était notre première rencontre. Et même, je n'avais pas à me forcer, je me sentais vraiment intimidée en fait. C'était il y a longtemps… Peut-être tu voudrais bien qu'on se perde et qu'on se retrouve, nous aussi ?

Artie : Mais je n'avais pas envie qu'on se perde et qu'on se retrouve, je me serais senti idiot à me prendre pour Horacio comme ça. A la place, nous avons pris le chemin du retour. Je crois que La Sybille était un peu fâchée, mais je n'en ai pas fait grand cas, si elle tenait tant à ce que je joue le rôle de son amant, il n'était pas question que je m'y prenne autrement qu'il le faisait avec elle.

Higuain : Même s'il connaissait déjà Marin, et quelques-uns d'entre nous, Artie a eu du mal à trouver sa place les premiers temps. Notre cercle n'est pas exempt de bizarreries, j'en ai bien conscience ; d'une certaine façon, c'est même chez nous une sorte de fonds de commerce. J'espère que vous parviendrez à passer outre, néanmoins, comme j'avais bon espoir qu'il le fasse lui aussi.

La Sybille : Tu veux bien me jouer un peu de ta guitare, alors ?

Artie : Franchement ça non plus ça ne me disait rien, mais enfin, de toute la petite bande c'était bien elle la seule à ne pas me prendre de haut, je n'allais quand même pas la rembarrer à chaque fois. Je me suis assis en tailleur par terre, dans le salon d'hiver, celui dont la cheminée est condamnée avec des planches, avec des hautes fenêtres et des tomettes rouges au sol. J'ai essayé de jouer quelques accords. Ce n'était pas la première fois, mais ça n'a rien donné ce jour-là non plus. Ma main… La main qu'avait blessée João, elle n'avait pas récupéré assez d'habileté pour produire un son correct. La Sybille était assise à côté de moi, elle patientait, comme une éducatrice l'aurait fait avec un enfant un peu lent. C'était peut-être ça le pire, elle n'aurait eu aucun gout pour la musique que j'essayais de lui jouer même si j'y étais parvenu, et si elle était sensible à mon échec c'était seulement par le biais de ma gestuelle crispée, de la frustration qui se lisait sur mon visage et qu'elle ne pouvait pas manquer de remarquer. Dans ces conditions je n'ai pas mis longtemps à lâcher l'affaire, et je me suis mis en route pour l'Atelier.

Higuain : Quand l'occasion se présentait, je passais à l'Atelier, pour voir un peu comment les choses se passaient pour Artie.

Artie : Higuain était en grande discussion avec Horacio quand je suis arrivé. Ils avaient l'air captivé ; je n'ai pas osé les interrompre, et je suis retourné à mes propres affaires.

Horacio : Le vieux Barnable et moi nous sommes découvert un intérêt commun pour les cartes. Parmi celles qui me passent entre les mains, je mets de côté les plus remarquables pour les lui montrer, et il fait de même à mon égard.

Higuain : Ses cartes à lui représentent toujours quelque zone méconnue de la jungle lointaine, alors que celles que je lui présente traitent de lieux infiniment plus proches et que l'on pourrait par conséquent croire moins mystérieux, voire franchement dénués d'intérêt. Mais, une fois mise de côté l'impression initiale, il est frappant de constater que tant les unes que les autres semblent avoir été conçues principalement dans le but d'enflammer l'imagination de qui les contemple, et même, de la rendre captive du rectangle de papier qui délimite leur tracé, et qu'elles déploient dans ce but les mêmes artifices.

Horacio : C'est un schéma documenté de longue date : d'abord, on prend connaissance d'une chose, puis, elle nous passionne ; elle nous obsède tant et si bien qu'il devient impossible de se consacrer à autre chose. Vient le moment où elle nous inspire à notre tour, et nous sacrifions de bon cœur le fruit de notre labeur à sa gloire, jusqu'à notre âme même, jusqu'à en faire partie finalement. C'est ainsi que bien des explorateurs se sont lancés à corps perdu dans l'étude de cartes, avant d'en devenir eux-mêmes, quelques années plus tard, des séries d'annotations au tracé incertain.

Higuain : Bien sûr, dans le cas de ces aventuriers, ils étaient réellement voués à un sort horrible : terrassés par les fièvres, frappés par des javelots empoisonnés, mordus par des araignées, ou encore, morts de faim et de soif. Mais ce schéma, que décrit Horacio avec sa verve latine, je crois qu'il peut aussi s'appliquer à des conquêtes plus modestes, ou moins matérielles, ou les deux ; des conquêtes qui ne réclameraient aucun funeste tribut en guise de paiement. Ce sont ces conquêtes, ou devrais-je dire ces quêtes, vers lesquelles me poussent

mes propres inclinations, pour dérisoires qu'elles puissent paraître. Ça, et aussi, la question de la récompense. Ce que ces hommes et ces femmes ont perdu, nous pouvons tous en juger, que cela se chiffre en fortunes dépensées ou en années de labeur ou en vies perdues ; mais ce qu'ils ont reçu en échange, et est-ce que ça en valait la peine au bout du compte, cela ils nous l'ont tu.

Artie : Ainsi allaient les choses à l'Atelier, où chacun s'absorbait dans ses travaux avec un parfait contentement. Mais, et moi ? Je ne voyais toujours pas quel pouvait être mon rôle dans ce microcosme si bien ordonné. On m'avait décrit le professeur comme un tyran, or c'est à peine si je l'avais croisé depuis mon arrivée. J'ai proposé à Talita de l'assister dans ses sérigraphies, mais il ne lui a pas fallu longtemps pour me faire comprendre que je l'embarrassais plus qu'autre chose. Livré à moi-même, je passais le plus clair de mon temps tout seul dans ce que les autres appelaient la Maison des Machines. C'était un local où étaient entassées toutes sortes d'appareils, dont j'essayais de deviner la fonction et, lorsque c'était possible, de les réparer.

João : Artie et moi étions très proches, à l'époque. La façon dont il se tenait à l'écart des autres, dans son travail ou quand ils l'invitaient à boire un verre au café où ils avaient leurs habitudes, cela le rendait très réceptif à ma présence. Et puis, il y avait le procès : j'étais là, penché au-dessus de son épaule à chacune des audiences, comme j'étais là pour chacun d'entre eux.

L'enquêtrice Lagerlöf : Un temps considérable était nécessaire pour enregistrer les dépositions de tous ceux qui de près ou de loin avait été mêlés aux troubles qui avaient conduit à la bataille de Roscharta. Trois jours par semaine, je passais prendre Artie à la Ferme, ou bien à l'Atelier, pour l'amener au tribunal. Notre relation avait atteint une sorte de statut quo, pour ainsi dire. Les auspices favorables qui avaient marqué nos premières rencontres étaient bien loin à présent, et la perspective du jugement semblait avoir plongé Artie dans un mutisme revêche.

Le Juge : Que pouvez-vous nous dire au sujet du prévenu ?

Cookie : … Parfaitement, votre éminence, je vous confirme que je connais l'accusé. Je ne dirais pas que c'est quelqu'un de pacifique, il s'en était déjà pris à deux membres de mon groupe avant toute cette histoire…

Higuain : … C'est un garçon serviable, et dévoué…

Le Poète : … On l'a accueilli parmi nous, comme un membre de la famille, comme un frère même ; João lui a ouvert ses bras, et voilà comment il l'a récompensé pour sa bonté…

Gretchen : … Il a pensé qu'il pouvait prendre un nouveau départ, mais ce n'était pas un endroit pour lui. L'histoire de cette manade était chargée de violence, et malheureusement il en est devenu le catalyseur…

Marin : … L'histoire, c'est l'histoire qui s'est emparée de lui, si vous voyez ce que je veux dire…

Artie : Ça semblait ne jamais devoir se terminer, que leurs intentions soient bonnes ou mauvaises, à leur façon ils essayaient tous de justifier mes actes à ma place, mais moi je ne me reconnaissais dans aucune de leurs explications. Quelques fois, je sentais le regard du Juge se poser sur moi, comme s'il espérait un éclaircissement ou une confirmation de ma part, mais non, ce portrait en creux qu'ils faisaient de moi restait un parfait étranger à mes yeux.

L'enquêtrice Lagerlöf : Je pense au fond que ce qu'il attendait, ou qu'il redoutait le plus, c'était le témoignage de la fille Ramiro, avec qui il avait eu une liaison.

Le Père d'Artie : C'était toute une épreuve, de voir la vie de mon fils exposée de la sorte. A défaut d'être auprès de lui, je voulais au moins être présent, qu'il sache qu'il n'était pas seul.

Artie : Un jour, après une séance aussi déprimante que les précédentes, il faisait si froid sur le parvis que j'ai suivi mon père dans un bistrot. Il n'y avait rien de prémédité là-dedans, en attendant notre commande – pour lui, un café serré, pour moi, un thé à la menthe avec des briouates – je me demandais bien ce qu'on allait pouvoir trouver à se dire.

João : Je suis resté dehors. A travers la vitrine, je ne perdais rien de leurs approches obliques, de leurs hésitations, de la lente convergence de leurs gestuelles… Je n'avais pas besoin de saisir le sens de leur propos pour en éprouver une violente jalousie. Moi aussi, j'aurais aimé avoir une telle discussion avec mon père, mais cette chance ne m'avait pas été offerte, pas avant qu'il ne soit trop tard pour lui comme pour moi.

Artie : Tu te souviens, quand j'étais petit ? Quelques fois, maman m'amenait au Museum d'histoire naturelle. Il n'avait rien de bien extraordinaire, sans doute ; personne n'avait même jugé bon de se donner la peine de le faire figurer sur un dépliant touristique de la région. Je me souviens qu'il y avait un crocodile empaillé, et une momie, dont j'avais l'impression qu'ils avaient tous deux étés ramenés d'Aegypte, et qu'ils se tenaient compagnie depuis lors. La momie, je ne pouvais pas m'empêcher d'avoir un peu de peine pour elle, à la voir consignée à l'oubli de cette façon. Après tout, ceux qui s'étaient fait momifier étaient en quête d'immortalité ; et parmi ceux-là, ils avaient été quelques-uns à atteindre leur but, pas sous la forme dont ils l'avaient imaginé sans doute, mais en tant que momies : exposées dans les plus grands musées et célébrées dans le monde entier, offertes à l'admiration des foules et préservées de la dégradation par des mains expertes. Mais pas ma momie. Elle n'intéressait personne semblait-il, peut-être n'étaient-ce les restes que d'un personnage mineur, oui, on fonctionnaire peut-être, dont seule l'application zélée des règlements lui aurait valu ces honneurs posthumes. Quoi qu'il en soit, je l'aimais bien, cette momie.

Le père d'Artie : C'était inespéré, l'écouter se livrer ainsi… Les souvenirs affluaient dans le désordre le plus complet mais je n'osais l'interrompre, de peur de voir le flot se tarir aussi subitement qu'il avait jailli. Comme je le comprenais, en vérité !

Artie : Quelques fois nous sommes allés dans une plus grande ville, et là aussi nous avons visité le muséum avec ma mère, celui-ci était un très grand Museum, très haut de plafond avec des lambris et toutes sortes d'animaux empaillés. J'ai eu l'occasion d'y retourner par la suite, pas très souvent mais quand

je le pouvais, et chaque fois je repense à ma mère, et à la momie à qui nous aimions rendre visite les après-midis pluvieux.

Le père d'Artie : Il n'était pas question que je nous laisse revenir à nos anciennes distances. Aussitôt qu'il en a eu fini, j'ai tenté le tout pour le tout : je lui ai demandé s'il voulait venir manger à la maison, un de ces quatre. Il s'est montré évasif, je le sentais déjà gagné par ses hésitations, mais entre deux gorgées de thé il a fini par approuver.

Artie : Les pensées se bousculaient dans mon esprit. J'ai décidé de rentre à pied à la Ferme, pour avoir un peu de temps pour moi, pour y remettre de l'ordre. « *Un foisonnement d'évènements, grands et petits, heureux ou dramatiques, justes ou injustes, dont l'action combinée façonne notre existence, sans que nous soyons en mesure, dans le cas général, d'identifier la chaîne de causalité mise en jeu* » : les choses étaient exactement telles qu'on me les avait décrites ; et quelle pouvait donc être la sorte de magie qui nous permettrait d'en éclaircir le sens ? Il faudrait que je pose la question à Higuain, quand je le reverrais.

La Sybille : Artie ! Artie !

Artie : Voilà autre chose… Sans que j'y prenne garde, mes pieds m'avaient déjà ramené à bon port. C'est La Sybille qui m'a tirée de ma rêverie, du haut du balcon elle s'époumonait à travers la rue :

La Sybille : Artie ! Tu as un message ! Un certain M. Fitzsimmons… Il a un travail pour toi !

50. Halfwhool Hill / 49. The Midjets / 48. Ellis Nyxzen /
47. No Talent / 46. The Bees / 45. Marin Vandest

Horacio : Ils continuaient d'arriver, ça a duré tout l'après-midi, et jusque tard dans la soirée.

Manolo : Tous ces gens ! Ça faisait des années qu'on n'avait pas vu autant de monde réuni à la Ferme. Plusieurs camionnettes se sont succédées, il n'y avait pas de place pour les faire se stationner et on a fini par bloquer la rue, le temps qu'ils débarquent leur matériel.

Artie : M. Fitzsimmons n'avait pas été très spécifique par rapport à ce qu'il recherchait… Une fois que les préparatifs ont été terminés, j'ai pris le téléphone et appelé tout ce que je connaissais de musiciens à Pasalacqua et dans les environs, pour les inviter à venir jouer à la Ferme.

Marko : Bien sûr, c'était une surprise ! On était contents, et soulagés de voir que les choses avaient l'air de bien tourner pour Artie en fin de compte. Moi le premier, je me sentais toujours redevable envers lui après cette fameuse fois près du Racou… Mais bon, cette histoire de studio, je dois bien reconnaître qu'on se demandait si c'était vraiment sérieux, jusqu'au tout dernier moment pour ainsi dire.

Ellis : Artie s'est montré très évasif quand j'ai voulu savoir comment il avait pu se procurer un matériel aussi haut de gamme. Il y avait aussi cette femme, Lydia, à qui il semblait avoir délégué toute la partie technique des opérations. J'ai tenté de la percer à jour elle aussi, mais sans plus de succès.

Artie : Les gars de Halfwhool Hill sont arrivés les premiers, alors que Lydia et moi étions encore occupés à finaliser les derniers détails : sélectionner les micros, les positionner, etc. Quoiqu'il en soit, c'était tout indiqué pour une mise en jambes, je savais qu'ils prendraient la session au sérieux sans que j'aie à leur dire quoi faire. Au final, ils ont enregistré six morceaux, dont deux inédits, c'était plus qu'il n'en fallait.

Marko : C'est seulement quand les livreurs sont arrivés qu'on a lâché l'affaire !

Ellis : Attenante au studio, il y avait une sorte de longue galerie aveugle. Son tracé recourbé donnait à penser qu'elle ne faisait pas partie des plans initiaux du bâtiment. Le reste de ses caractéristiques, au contraire – haute de plafond, mal éclairée, marquée par des formes plus ou moins manifestes de vétusté – l'inscrivaient sans erreur possible dans le champ topographique de la Ferme de l'Ancienne Loi.

Manolo : Nous l'appelons la Galerie Oblique. En dehors de sa localisation, qui nous a semblé favorable, nous l'avons choisie pour héberger nos visiteurs car c'est l'un des seuls endroits à ne pas être trop sujet aux infiltrations, en hiver. Il y a des sortes d'alcôves espacées régulièrement sur un de ses côtés, avec de grands vases en terre cuite verte et jaune : certains accueillent encore des plantes séchées, ou de vieux parapluies, alors que les autres ont été vidés il y a longtemps. La niche centrale est occupée par un petit poêle que nous avons remis en état spécialement pour cette occasion. Avec de bons tapis jetés en travers de son parcours, la Galerie dans ses habits de fête avait troqué la mise austère que nous lui connaissions jusqu'alors pour des allures de cocon douillet.

Marko : Ç'aurait pu avoir l'air lugubre en d'autres circonstances, mais il faut reconnaître que nos hôtes s'étaient donné de la peine pour nous accueillir. Avec une trentaine de personnes qui s'entassaient là, une tranche de pizza dans une main et une bouteille de bière dans l'autre, c'était plutôt jovial, sans parler de ceux qui tapaient le bœuf en attendant que vienne leur tour d'enregistrer.

Ellis : J'ai été plus en veine quand j'ai eu l'occasion de parler avec les habitants de la Ferme. Ils donnaient l'impression de s'accommoder plutôt bien que mal à notre présence, après tout. M. Fitzsimmons, le mystérieux pygmalion ; le prêt de matériel de pointe, et l'aménagement d'un studio sous la surveillance étroite de son assistante, Lydia ; la demande baroque d'enregistrer cinquante groupes de la scène locale… Il manquait encore de trop nombreuses pièces au puzzle, bien sûr, mais ce que j'en découvrais était déjà suffisant pour exciter ma curiosité.

Artie : Les Midjets ont fait un passage éclair, accompagnés d'une foule d'admiratrices comme à leur habitude. Ils jouaient dans un club en ville ce soir-là, mais ils ont quand même fait un crochet pour venir enregistrer deux titres… Ils m'ont même fait l'honneur de jouer « *Lady of the Midwinter Night* », je ne savais plus ou me mettre avec tous les regards que je sentais posés sur moi… Heureusement que l'enquêtrice Lagerlöf n'était pas là pour me voir !

Ellis : Je me suis promis d'en apprendre plus sur ce M. Fitzsimmons, dès que j'en aurais l'opportunité.

Artie : … Ensuite, Ellis a enregistré un long poème militant, il s'est spécialisé là-dedans depuis la séparation de The Dadaists. Il a insisté pour faire une douzaine de prises au moins, ça m'a semblé durer une éternité…

Ellis : « *Quand tu regardes le réseau social / N'oublie pas que le réseau social te regarde lui aussi*. »

Marko : L'attente était si longue, que l'ambiance a commencé à dégénérer à côté. Cookie avait un bon coup dans le nez à ce stade, il s'est mis à raconter toutes sortes de trucs à propos d'Artie, et de la manade, et de ce qui s'était passé à Roscharta. Mais alors, la femme est arrivée, une des deux qui vivaient là, et elle –

La Sybille : Ferme ta vilaine bouche, Gordo !

Marko : les gens étaient si hilares qu'ils n'ont pas tout de suite compris ce qui c'était passé, c'est seulement après, quand ils ont vu le sang dégouliner sur la figure de Cookie.

Artie : La Sybille l'avait frappé avec une roulette à pizza, elle lui a entaillé l'arcade sourcilière. Je ne sais pas jusqu'où les choses seraient allés s'il avait fait mine de riposter, d'autant que Manolo et Horacio ne le lâchaient pas de l'œil. Quoi qu'il en soit, il a préféré faire volte-face et sortir, en bousculant tout le monde au passage. On ne l'a plus revu, après ça.

Ellis : Marko l'a remplacé au pied levé, c'est lui qui a assuré les parties de chant lorsque le tour de No Talent est venu. Ils n'ont joué qu'un seul morceau de toute façon, après quoi ils se sont empressés de remballer leur matériel.

Artie : … Ensuite ça a été The Bees…

Marin : … Ils venaient de finir quand je suis arrivé, ça devait être une heure du matin à peu près. J'avais promis à Artie que je ne manquerais pas l'inauguration de son local, même si bon, le timing n'était pas idéal pour moi, qui rentrais juste de l'aéroport après un long déplacement.

Manolo : Nous connaissions déjà Marin, puisqu'il travaillait avec le professeur lui aussi. C'était tout de même intéressait de les découvrir, Artie et lui, sous un nouveau jour. Il avait sa guitare, une petite boîte à rythme, et de grandes planches dessinées. J'ai dû aller chercher une caméra et un trépied pour pouvoir le filmer pendant sa performance. Talita, elle, s'est dévouée pour passer une illustration après l'autre pendant qu'il scandait son texte. Ce n'était pas très bon selon mes critères, mais les autres semblaient apprécier. Peut-être parce que, comme je le devinais, la chanson parlait d'eux, ou d'autres gens qui leur ressemblaient.

Horacio : Talita et Manolo étaient comme à leur habitude, à sociabiliser sans effort avec ces nouveaux venus. Je ne pouvais pas en dire autant : il me tardait qu'ils débarrassent le plancher, et que la Ferme retourne à sa paisible catatonie.

Manolo : Il s'est alors passé quelque chose de tout à fait inattendu. Marin semblait avoir fini son tour de piste, et beaucoup de nos visiteurs s'étaient déjà pelotonnés dans leurs sacs de couchages dans la galerie Oblique ou dans d'autres coins de la Ferme, quand il s'est mis à jouer un air très différent de ceux qu'il avait interprétés jusqu'alors. Talita et la Sybille avaient dû avoir un pressentiment de ce qui allait suivre, bénies soit elles ; elles étaient allées chercher de l'encens et des bougies, et il n'y eut bientôt plus d'autre lumière pour éclairer la petite cabine. La chanson progressait comme une mélopée, dont Marin égrainait les paroles avec une voix de basse qui était inhabituelle chez lui.

Artie : C'était l'une des chansons que lui avait apprises Leandro, l'été précédent. Il y a une existence de cela, semblait-il. Je ne pouvais pas le supporter, vous savez ? Je ne pouvais pas le supporter.

Marin : C'était ce qu'Artie avait commencé à bâtir, avant d'être stoppé net dans son élan. Je ne pouvais pas faire autrement que d'y rendre hommage. Je me suis pris à penser que peut-être c'était là le début de quelque chose de nouveau, auquel nous prenions tous part ici.

Manolo : … Et ce n'était que le programme du premier week-end !

Horacio : … N'allez pas croire que le reste de la semaine était moins agité…

Higuain : A l'Atelier, Artie avait fini par trouver son rythme de croisière. Il y avait indubitablement quelque chose de Faustien dans sa spectaculaire rémission ; mais, tout à notre joie de le voir reverdir, aucun de nous n'a souhaité le questionner plus en détail sur les circonstances de celle-ci.

Diogo : Il en va de même pour beaucoup d'étudiants, d'après mon expérience. Il leur faut se heurter à eux-mêmes, faire face à une période de doute existentiel avant que leur voie ne leur soit révélée.

Artie : Je ne serais pas allé jusqu'à prétendre que ma voie se déroulait sous mes pieds sans efforts, mais j'avais décidé de ne plus perdre de temps en vaines ruminations, et de me concentrer plutôt sur les questions au sujet desquelles j'avais les idées claires. Gretchen, et Guy, pour commencer ; les autres pensionnaires de la Ferme ; et mon père, peut-être, nous verrions ça plus tard. Le studio c'était joindre l'utile à l'agréable, mettre un peu d'argent de côté, revoir les copains, écouter de la bonne musique et tendre l'oreille aux rumeurs qui ne manqueraient pas de circuler si jamais Guy se décidait à refaire surface.

Diogo : Les cultures alternatives dans leur foisonnement ont toujours été un révélateur fiable des humeurs de sociétés à l'ombre desquelles elles prospèrent. Leurs canaux de communications sont par nature souterrains, apocryphes ; ils constituent des chambres d'écho propices à l'enracinement de toutes sortes de mythes. Lorsqu'Artie s'est proposé de travailler sur ce sujet, j'ai tout de suite validé l'orientation choisie.

Artie : Et dire que tout a failli rater, avec le premier numéro !

Talita : Artie pensait s'y connaître, ou du moins, il s'imaginait qu'avec son bagage de scientifique il allait s'en sortir, mais la vérité c'est qu'il n'y connaissait rien.

Artie : En somme, c'était l'idée la plus simple du monde, vraiment : utiliser un appât, qui oblige Guy à se manifester. Le seul lien qui me connectait encore à lui, c'était ces fanzines qu'il avait publiés à diverses époques ; mais les informations qu'ils contenaient étaient trop fragmentaires et trop anciennes pour me permettre de le retrouver. Si seulement il avait mis en circulation de nouveaux numéros… A force de retourner cette question dans ma tête pendant des semaines, j'ai fini par réaliser que pour y trouver une réponse je devais en inverser l'énoncé : c'était moi qui allais les écrire, ces fanzines, en endossant l'identité de Guy, et si je parvenais à les diffuser assez largement et en gardant le secret sur leur origine, je finirais peut-être par attirer son attention.

Talita : Il y avait une presse dans la Maison des Machines qu'il a remise en état, il faut lui accorder ça, surtout avec sa main handicapée. Mais les pierres qu'il a utilisées, elles ne valaient rien, il avait dû les trouver sur place abandonnées là depuis dieu sait quand, ça ou bien il n'a pas maîtrisé la durée des bains.

Artie : Au début je ne me tracassais pas trop du contenu, je me disais que si je parvenais à émuler le style de lithographies que Guy avait mis au point et souvent utilisé pour les couvertures des numéros précédents, ça suffirait à donner le change. Marko m'avait laissé une poignée d'affiches de concerts lors de son passage en studio, je les ai dupliquées sur des pierres avec du papier report et je me suis lancé.

Talita : Elles se sont fissurées dès le premier tirage, tout était fichu, bon à jeter, une vraie catastrophe.

Higuain : J'ai moi-même étudié ce type de procédés il y a longtemps, dans le cadre d'une étude comparée sur l'impact et la diffusion des premiers daguerréotypes. Sans être un expert, j'en sais suffisamment pour comprendre qu'une telle entreprise ne peut pas être menée à l'improviste, sans un minimum de support.

Talita : C'était clair qu'Artie n'y arriverait pas tout seul, et tout aussi clair que ni Horacio ni Manolo n'étaient prêts à sacrifier un peu de leur précieux temps pour lui venir en aide. N'importe comment, malgré toutes leurs belles paroles ils ne valent pas grand-chose lorsqu'il s'agit de se retrousser les manches pour de bon, alors, je me suis dévouée.

Artie : C'était au tour de Talita de me promener en ville. Tout comme la Sybille, elle paraissait être le genre de femme à ne se fier qu'à ses propres intuitions, même si les siennes à elle semblaient mues principalement par des considérations d'ordre pratique. Ensemble, nous avons fait le tour de tout un bestiaire de bouquinistes, sans parler des drogueries, et de quelques quincailleries pour faire bonne mesure.

Talita : La pierre c'était inabordable pour en obtenir de la qualité adéquate, alors on a fini par se rabattre sur des plaques de zinc. Arrivés au jeudi soir, tout était prêt. On est allés boire un verre pour fêter ça, Higuain était là lui aussi, il nous a dit qu'il avait un contact qui pourrait nous fournir d'autres plaques à prix cassés, pour de futurs tirages.

Artie : Toute avait l'air d'aller pour le mieux. Mais le vendredi, avant même qu'on ait eu le temps de faire un premier essai…

44. Allstar Pallando / 43. Willy Ragg / 42. Gnostic Front /
41. Maya Mercurial / 40. Nü-Menor Threat / 39. Weezer'd / 38. Les Thugs

Horacio : L'invasion a recommencé !

Artie : Je n'ai jamais réussi à avoir le fin mot de l'histoire de qui leur avait vendu la mèche. Au départ, j'ai pensé que c'était les Midjets ; mais après coup, je me suis demandé si ce n'était pas Lydia elle-même qui était entrée en contact avec eux.

Manolo : Une nouvelle fournée de groupes a débarqué, prêts à enregistrer. L'info avait dû circuler qu'un studio en accès libre avait ouvert à la Ferme, et ils étaient bien décidés à en profiter.

Artie : Qu'est-ce que je pouvais faire, maintenant qu'ils étaient là ? Lydia aussi était sur place, guidée par quelque prémonition si ce n'était pas qu'elle était l'instigatrice de cette nouvelle session. Nous nous sommes mis au travail, sans perdre de temps.

Manolo : La plupart de ces groupes-là, j'en avais déjà entendu parler. C'étaient des musiciens du cru, auxquels le journal consacrait parfois un entrefilet.

Talita : Des rastaquouères, oui ! Des gamins qui avaient grandi à l'ombre du vieux quartier de Gigues-Eaux, en entendant toutes sortes d'histoires au sujet de la Ferme de l'Ancienne Loi, sans jamais y avoir mis les pieds, sauf peut-être dans le cadre de courtes visites guidées pour certains d'entre eux.

Manolo : Ceux qui se revendiquaient de l'héritage vautrien avaient le sentiment d'arpenter un lieu sacré. Le discernement de certains était altéré au point qu'ils n'étaient plus capables de distinguer la réalité de leurs fantasmes.

Horacio : Ils avaient amené des buvards de Gloire avec eux, si bien qu'il n'a pas fallu longtemps pour qu'on commence à retrouver des musiciens défoncés aux quatre coins de la Ferme. Un petit groupe – je crois que c'étaient les membres de Gnostic Front – s'est mis en tête de retrouver le magot qui, à en croire certaines rumeurs, avait été enterré là, quelque part, des années auparavant. On les a retrouvés qui avaient attaqué le mur de l'une des caves à la pioche.

Talita : Horacio a manqué de peu de recevoir un coup à la tête, et on a dû s'y mettre à trois avec Manolo pour faire revenir un semblant de calme.

Manolo : Quant à Artie, il était comme dans l'œil du cyclone, trop absorbé par son travail pour prêter attention aux proportions que prenait le chaos autour de lui.

Artie : La plupart de ces groupes jouait à fond les ballons, on devait sans cesse interrompre les sessions après un pain sur un ampli ou parce qu'un jack s'était débranché. Aucun n'était particulièrement original, mais bon, c'était le style qui faisait fureur en ville à cette époque, alors, qu'est-ce que je pouvais trouver à y redire ? Et puis, on a quand même eu la visite de Maya Mercurial, c'était un premier signe que quelque chose était en train de se passer pour nous. Elle

était telle qu'on peut se l'imaginer, une vraie diva débordante de charisme, et pourtant, très abordable dès qu'elle a eu fini son tour de chant. On a discuté un peu… Comme son père jouait avec l'ancienne batteuse de Nutcracker, je lui demandé si elle avait eu des nouvelles de Guy récemment, et elle m'a promis qu'elle se renseignerait.

Talita : Pour un peu, je m'en serais voulu de l'avoir aidé à faire ses tirages, à le voir faire son important comme ça. Ils avaient donné quelque chose à la Sybille, je n'ai pas réussi à savoir quoi précisément. Au début, ça les a tous bien fait rigoler : elle a commencé à chanter à tue-tête, à se promener en sous-vêtements, à jeter des seaux de peinture encore à moitié plein depuis le deuxième étage, pour les voir s'écraser dans la cour… Mais après ? Tout lui est revenu, le pauvre Rocamadour et tout le reste, elle s'est mise à sangloter de façon incontrôlable, ça ne s'arrêtait plus… Et qui a dû rester auprès d'elle, jusqu'à ce qu'elle se calme enfin – ou plutôt, qu'elle finisse par tomber d'épuisement ? Bien sûr, ni Manolo ni Horacio n'étaient dans les parages, à ce moment-là !

Manolo : La Sybille a une façon bien à elle, une façon plus intense que la plupart d'entre nous, de faire l'expérience des hauts et des bas que nous réserve la vie. Horacio n'a jamais été capable de soutenir ces élans : ils vont à l'encontre de ce stoïcisme qu'une éducation trop stricte lui fait se méprendre pour un sens poussé des convenances. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'il ne les ressent pas avec acuité, ni qu'il n'en souffre pas.

Horacio : Les autres étaient une fois de plus à se laisser aller à leur goût pour le mélodrame, mais moi je savais une chose : si cette enquêtrice qui surveillait Artie découvrait de la Gloire à la Ferme, c'en serait fini pour lui de son régime de semi-liberté. Il fallait tout faire disparaître au plus vite.

L'enquêtrice Lagerlöf : Le procès avait en quelque sorte atteint une phase de glaciation, dès lors que les recensions des rapports d'expertise étaient venues interrompre les auditions des témoins. A partir de là, il n'a plus été question que d'une suite d'appels et de suspensions de séances interjetés les uns à la suite des autres, et d'où rien de probant ne semblait destiné à émerger. Si je continuais malgré tout à m'intéresser à Artie, c'était moins pour son rôle dans

les événements de Roscharta que pour celui que je soupçonnais qu'il avait joué dans le sabotage de la raffinerie, quelques mois auparavant.

Marin : Nous étions quelques-uns à continuer de venir au tribunal quand nous en avions la possibilité, pour témoigner notre soutien à Artie. Higuain était l'un des plus assidus ; d'autres, comme Gretchen, venaient plus rarement. Des pensionnaires de la Ferme de l'Ancienne Loi, seule Talita se montrait parfois, les autres avaient peut-être leurs propres raisons de ne pas vouloir attirer sur eux l'attention des institutions judiciaires.

Gretchen : Après quelque temps, faire partie de ce petit groupe hétéroclite est devenu une source de réconfort en soi, qui rendait moins rébarbatives les heures interminables durant lesquelles s'étiraient les débats.

Higuain : Il était clair que plus personne n'avait d'idée précise de la direction que devait prendre la suite du procès. Certains experts parlaient des heures durant, mais même leurs démonstrations d'éloquence les plus fulgurantes semblaient perdre de leur consistance sous le poids de leur propre étirement. Plus d'un orateur a paru surpris au moment de conclure son analyse, sans parvenir à déclencher d'autre réaction chez l'auditoire qu'une indifférence polie.

L'enquêtrice Lagerlöf : Pour nous éviter le silence gêné qu'accompagnait désormais les moments passés ensemble, nous avions convenu avec Artie qu'il se rendrait au tribunal par ses propres moyens, sous réserve qu'il s'astreigne de lui-même à ne rater aucune audience. Je pouvais le voir du coin de l'œil, qui prenait des notes dans un petit carnet, dont je soupçonnais qu'elles n'avaient que peu en commun avec les propos qui occupaient le prétoire.

Artie : La seule chose que je me rappelle, c'est l'exposé d'un crypto-zoologiste qui a disserté tout un après-midi durant sur la possible appartenance de la Tarasca à l'ordre pourtant réputé disparu des Aurochs. Je me suis dit qu'il faudrait que j'en touche deux mots au Duke à l'occasion, que ça pourrait lui servir dans ses travaux.

Higuain : Psychologues, tacticiens, médiévistes, experts en balistique ou spécialistes du folklore régional : leurs efforts étaient inopérants face à l'intrication sans faille des événements qui avait été le substrat de l'histoire que tous

avaient appris à connaître par le truchement des journaux, de la télévision, en attendant que le cinéma ne s'en mêle, si la rumeur s'avérait fondée. Pour se risquer à une analogie culinaire qui ferait honneur à mon compère le Duke, je dirais que leurs tentatives étaient aussi vaines que de vouloir recomposer les légumes après qu'on ait mixé le potage : certaines transformations sont irréversibles, tout simplement.

Marin : C'était effectivement le pouvoir des histoires, tel que Diogo me l'avait décrit sur un plan théorique des années auparavant, et qui se déployait maintenant sous nos yeux. Je crois pouvoir dire aujourd'hui que si je ne ratais pas une séance ce n'était pas seulement par sympathie pour Artie, mais aussi pour ne rien manquer de ce processus.

Artie : L'expérience avait tout de même quelque chose d'éreintant, car le moment finissait par arriver où il n'y avait plus de notes à prendre, ni rien d'autre à faire que d'écouter d'une oreille distraite les débats. Je n'avais pas d'autre choix alors que de me confronter à moi-même, et à cette histoire dans laquelle je peinais à me reconnaître.

Marin : Henry McCarthy ; William Antrim ; Billy Bonney ; c'était là la sorte d'hommes à laquelle je pensais… Artie était-il voué à finir comme eux ?

João : Ce n'était plus aussi simple qu'avant de me connecter à Artie, avec toutes ces choses qu'il avait intercalées entre nous. Pour ainsi dire, j'avais été banni de la Ferme, et de l'Atelier. Mais au tribunal, les choses étaient différentes… J'étais auprès de lui, dans ses moments de doute et d'abattement.

Artie ; Je pensais encore à tout ça, dans le train de banlieue qui me ramenait chez moi.

Higuain : Existe-t-il mythe plus obsédant que celui de nos origines, vers lequel nous retournons inlassablement ?

Gretchen : Dès la première fois où j'ai vu Artie, j'ai souhaité pour lui qu'il puisse se reconnecter à ses racines. J'en ai vu passer tant, d'oisillons perdus loin de leurs nids ! Lorsque c'est possible j'essaie de leur apporter un peu d'aide, mais c'est à eux qu'il appartient de reprendre leur envol en fin de compte.

L'enquêtrice Lagerlöf : Je ne sais que trop bien où te ramènent tes pas, Artie. Je le devine, rien qu'à voir le clignotement du récepteur : je n'ai même pas besoin de poser les yeux sur l'écran où se détache le tracé de ton parcours. L'un comme l'autre, nous avons été coupés de nos racines ; mais dans ton cas, les choses ne sont pas encore irréversibles, et le moment est venu de faire ce pas qui te ramènera chez toi. Saches que peu importe où tu es, mes pensées t'accompagnent.

Le Père d'Artie : Cela faisait plus d'un an qu'il n'était pas revenu chez nous, mais cette absence s'est réduite à bien peu de choses sitôt qu'il a passé le pas de la porte. Bien sûr ! Il sera toujours chez lui, ici. Nous avons discuté ; pas du procès, mais de son nouveau travail, de ses amis à la pension, de la famille et de la vie du quartier, dont il était avide de nouvelles. Nous avons mangé sur le pouce, sauf pour la fougasse que j'avais achetée pour le dessert, et puis nous sommes passés au salon où nous avons commenté les programmes qui se succédaient à la télévision. A bien des égards, c'était une soirée tout à fait banale, et pourtant, ou pour cette raison peut-être, c'était l'une des plus heureuses que j'aie passé depuis longtemps.

Artie : C'était étrange de revenir après tout ce temps. Une partie de moi attendait, exigeait même, une grande explication qui aurait remis les choses à plat ; mais une autre, pour laquelle je me découvrais une toute nouvelle sympathie, me disait que c'était comme ça que les choses devaient se passer, sans esclandre ni bouleversement, que c'était simplement l'attachement qui tissait son œuvre avec le fil de notre conversation, de nos plaisanteries éventées, de chacun de nos gestes même les plus anodins, jusqu'à ce que sans y prêter attention nous soyons à niveau aussi proches qu'autrefois.

Le Père d'Artie : Il était tard et lorsqu'il a parlé de rentrer, et je n'ai rien voulu entendre. Sa chambre était telle qu'il l'avait laissée : je n'avais touché ni aux livres, ni aux disques, ni aux affiches de cinéma qui en recouvraient les murs.

Artie : Les films m'ont toujours accompagné, en grandissant. Ils étaient pareils à des amis fidèles, vers qui je pouvais toujours revenir sans craindre de reproches. Au contraire, même : plus longtemps je les avais délaissés, et mieux ils semblaient disposés à entrouvrir pour moi une porte que je n'avais qu'à

franchir pour redevenir l'enfant que j'avais été. A la maison on regardait de vieux westerns, et des films de guerre, d'art martiaux ou plus simplement d'action comme on disait à l'époque, autant de façons de dire la même chose vraiment, chez nous les méchants trépassaient à la pelle sous les coups de vaillants héros. De nous quatre, ma mère était de loin la plus aventureuse, quand il lui arrivait de mettre la main sur la télécommande c'était comme si une digue sautait, par où se déversait un flot d'images venues des quatre coins du monde, aigles de la route et samouraïs, tatoueurs érotomanes et bandits mutiques, bourgeois névrosés ou libidineux, ou quelques fois les deux, et qui formaient un carrousel mémorable qui laissait mon moi adolescent passablement déconcerté. Elle nous amenait au cinéma, se fiant parfois à son seul instinct pour choisir le film que nous irions voir. C'est dans ce creuset, où la fuite d'une ménagerie sur une bretelle d'autoroute annonçait la fin du monde, où l'âme d'une nation prenait corps dans la férocité des champs de bataille et la splendeur épique d'un air de cornemuse, que s'est forgée ma cinéphilie. Aujourd'hui encore, il m'est impossible de repenser à ses images ni d'entendre cette musique, sans me souvenir aussi de celle qui me les a faites découvrir, et qui m'a appris à les chérir.

Keum-Sook : Avez-vous déjà entendu parler de la Caverne ?

37. Weeping gorilla biscuit / 36. Promethea / 35. PEZ /
34. Wilhelm Fink / 33. Les mauvais esprits

Artie : La Caverne, ça a été le point de bascule. Beaucoup de choses ont commencé à changer, à partir de ce moment-là.

Nadia : Mais de quoi est-ce que tu parles ?

32. Ivy

Marko : C'est quand ils ont joué là-bas que tout s'est accéléré. Ils y ont donné une série de concerts mémorables, devant un public qui allait bien au-delà du cercle habituel de leurs connaissances : il y avait des activistes, des éditeurs de fanzines, et même des gens de la radio. Ça a été le début d'une vraie traînée de poudre.

Higuain : Et plus on s'enfonçait à l'intérieur, plus elle semblait s'agrandir.

Nadia : C'est une espèce de truc de tordu, c'est ça ?

31. Adeline / 30. Ideal Palace Music / 29. Les coupes de ville /
28. Bad optix / 27. Mane Galinha / 26. Thee Wreckers

Marin : C'est parce qu'il n'y a pas qu'une seule Caverne, en fait. Il y en a deux.

Ellis : Et même trois.

Marin : Dont deux qui n'en font qu'une, si on y réfléchit bien.

Nadia : Tout ça n'a toujours aucun sens pour moi.

Artie : Nadia, c'est toi ?

25. Raggunath / 24. Mad Rush that speaks /
23. Grippe-sou / 22. Sarabuga

Nadia : Bien sûr, que c'est moi ! Qu'est-ce que tu crois ?

Artie : Mais qu'est-ce que tu fais là ?

Nadia : Mais j'étais là, enfin ! Tu ne te rappelles pas ? Je suis venue à la Ferme de l'Ancienne Loi avec mon nouveau groupe, pour y enregistrer un morceau.

Horacio : Qui c'est, celle-là ?

Talita : Une ex de Artie.

Horacio : Ah, la fameuse ? Celle de la manade ?

Talita : Non, celle qui joue dans Promethea.

21. Foxborough hot tubs / 20. Prince Mehmed / 19. Les têtes brûlées / 18. The silencers / 17. Llewelyn Davies

Manolo : Franchement, ça va trop vite, on n'y comprend plus rien. Est-ce qu'il n'y a pas quelqu'un qui veut bien faire l'effort de reprendre depuis le début ?

Artie : Laisse tomber, Nadia. Ce n'est pas parce que tu es venue faire un tour ici que ça te donne le droit de mettre ton nez partout.

Nadia : Pas besoin de le prendre comme ça ! C'est à cause de cette chanson, c'est ça ? Tu m'en veux toujours ?

Artie : Laisse tomber, je t'ai dit.

Nadia : De l'eau a coulé sous les ponts, tu sais. Et puis, je ne suis pas naïve, hein, j'ai la télé, comme tout le monde… A en croire les nouvelles, j'ai eu l'impression que tu ne t'étais pas ennuyé de ton côté, avec cette… Comment s'appelle-t-elle, déjà ?

16. Posse riot /15. Zippy Morroco / 14. Les cuistots / 13. Rubber tramp / 12. Passage walkers

Diogo : Je crois que tout ça mérite bien une petite explication.

Manolo : Oui, professeur, c'est précisément ce que j'essayais de faire comprendre à Artie, moi aussi.

Artie : Très bien, mais je tiens à dire que ce n'est pas moi qui aie ouvert les hostilités.

Nadia : Comme c'est puéril !

Horacio : Mais faites-la taire !

Diogo : Je vous écoute.

Artie : Or, donc, les choses sont allées comme elles avaient commencé à le faire, un moment. Les groupes continuaient d'affluer au studio. Des groupes de plus en plus importants, qui avaient joué un peu partout. Aucun d'entre eux n'avait de nouvelles à me donner au sujet de Guy, mais les histoires qu'ils me racontaient, elles valaient de l'or – je les consignais scrupuleusement pour en tirer la matière première qui alimenterait les fanzines. C'était une affaire prospère, en somme.

Diogo : Aucune difficulté, ni contretemps à signaler ?

Horacio : Vous voulez dire, à part la fois où la Sybille s'est enfuie avec Raggunath ?

La Sybille : Si tu reparles de ça, je te crève les yeux !

Manolo : C'est un petit voyou qui s'est converti au mysticisme oriental, dans la grande lignée des fondateurs vautriens. Il a toute une clique de fidèles qui le suivent, et La Sybille est tombée sous son charme.

Horacio : Mais elle a fini par revenir… Pourquoi faut-il qu'elle revienne, à chaque fois ? Je pourrais comprendre les secrets de toutes les forêts d'émeraude du monde, sans jamais être capable de percer les siens à elle.

Diogo : Souvenez-vous, M. Oliveira. Nous avons déjà parlé de tout ça. Vous ne pouvez pas attendre de moi que j'agisse comme si j'étais votre conseiller conjugal : ce qu'il vous faut, c'est vous consacrer à votre travail. Parlez-moi plutôt de vos progrès à l'Atelier.

Artie : De ce côté-là, je dois avouer que le succès n'a pas été tout de suite au rendez-vous.

Horacio : Je relisais les épreuves d'Artie, mais les textes qu'il écrivait étaient aussi laborieux que ses tentatives pour apprendre la basse. La matière

première était tout à fait honorable, mais son style… Il se contentait de gratter sans conviction à la surface des choses, les ramenait au rang d'une succession d'anecdotes sans jamais s'approcher de leur nature profonde.

Talita : Nous avons tenté différentes choses, comme ce numéro que nous avons miniaturisé jusqu'à lui donner la taille d'un emballage de chewing-gum. Combien d'argent dépensé en chewing-gums ! Et combien d'heures passées à enrouler chaque exemplaire sur lui-même, encore et encore, comme une bobine de film ! Et cet autre numéro, dans lequel nous avons collé, en dernière page, une maxime issue d'un gâteau de bonne fortune… Les gâteaux, nous en avons fait une indigestion, mais même en ne tirant que quelques centaines d'exemplaires nous n'arrivions jamais à en écouler plus de la moitié.

Horacio : Je lui ai bien dit, qu'il fallait qu'il arrête tout ça, que c'était de la merde. Talita avait autre chose à faire que de perdre son temps avec toutes ces âneries… Ce qu'il fallait, c'était qu'il désapprenne un peu, qu'il se vide la tête de tout ce qu'il croyait avoir emmagasiné comme connaissances, et qu'il se mettre à écrire pour de bon.

Manolo : Nous avons la chance, à Gigues-Eaux, d'avoir une communauté de compatriotes, qui a importé avec elle certaines des traditions du pays. Parmi celles-ci, il y en avait une dont j'ai pensé que c'était le bon moment pour la faire découvrir à Artie.

Higuain : Ils sont plein de ressources, les exilés de la Ferme. A croire qu'en dépit des apparences, le caractère renfrogné de Diogo lui confère certaines prédispositions pour le commandement, ou du moins qu'il attire à lui des tempéraments bien trempés. Ils semblent avoir un sens des priorités très différent de la plupart des gens, même parmi ceux qui se spécialisent dans notre champ de compétences, au point que la Ferme peut apparaître comme un refuge qui les préserve des vicissitudes du quotidien ; mais je ne peux pas dire assez de bien des efforts qu'ils ont déployés pour soutenir Artie dans ses travaux.

Marin : J'étais déjà venu à quelques-unes de ces soirées auparavant, mais nous étions plus nombreux qu'à l'accoutumée cette fois-là : Manolo et Talita en

étaient, bien sûr ; et aussi La Sybille, et Horacio, qui ne se donnait que rarement la peine de participer à ce genre de rassemblement, et Higuain, et Artie.

Artie : L'ambiance était électrique, on sentait que quelque chose de spécial était sur le point de se produire.

Higuain : Je me demandais ce qui les avait pris de m'amener avec eux ; et à moi, de les suivre, presque à mon corps défendant, dans ce repaire de pirates à demi enterré au milieu des débarcadères. Loin de leur en tenir rigueur pourtant, je me sentais positivement grisé par cette forme primitive d'énergie que je sentais circuler au travers de la texture interlope de l'air tout autour de moi. C'était, oui, c'était le genre d'endroit où prennent racine les aventures, je ne pourrais pas le dire mieux.

L'Arbitre : Eeeeetes vous prêts ? Prêts pour ce spectaaaaacle de mort ? Ils sont là, voyez ! Voyez, les champions qui vont se défier dans l'arène ce soir. Pour vos yeux ébahiiiis !

Manolo : Les règles sont simples : chaque duel se joue en deux manches gagnantes. Les adversaires s'affrontent sur un thème et une forme choisis aléatoirement.

L'Arbitre : Et voilà le premier face à face de la soirée : Raaaaaiiiden contre Sub-Zéééeeeero !

Manolo : Cela peut-être n'importe quoi : une nouvelle, un poème, un dialogue. Parfois certains mots sont obligatoires, et parfois certains mots, ou même certaines lettres, sont interdits.

Artie : On les voyait qui tapaient à toute vitesse, et le texte, qui s'affichait sur un grand écran placé au-dessus de l'octogone.

Raiden : Voici l'éclair qui se cabre dans le ciel / Son arc sans pareil transperce jusqu'au gel /

Sub-zéro : La glace n'a que faire de l'orage qui passe / Elle embrasse, et terrasse, l'éphémère bourrasque.

La Sybille : Vas-y, tue-le !

Horacio : C'est ça, écrire : arracher au vide une parcelle ardente de vérité, se laisser consumer par elle, avec l'espoir qu'un peu de sa lumière parvienne à atteindre la foule des âmes esseulées en son cœur.

L'Arbitre : Vainqueur : Suuuuuub-Zéééeroooo !

Manolo : Malheur au vaincu, qui se retrouve contraint de retirer le masque qui tenait jusque-là secrète son identité, sous les quolibets de la foule.

Guybrush : J'ai déjà eu un chien / plus dégourdi que toi /

Carla : C'est de lui que tu tiens / tes tours les plus adroits.

Artie : Les engagements étaient brefs, et étonnamment brutaux, compte-tenu qu'il ne s'agissait que de duels d'écriture. Le public se comportait comme une foule de supporters, dont les vivats et les huées relayaient et même amplifiaient l'ardeur belliqueuse des compétiteurs.

Dhalsim : Mange mon curry jusqu'à l'écœurement !

Vega : Ma zarzuela te sature l'estomac !

Diogo : Mais quel est le rapport avec la Caverne, au juste ? Et avec vos recherches ? Je crois que de nouveau vous vous perdez dans des détails sans importance.

Manolo : Patience, nous allons y venir…

Higuain : Plus la soirée avançait, et plus il devenait manifeste que l'un des concurrents avait une longueur d'avance sur ses infortunés adversaires.

Rubber Tramp : les Formules Incantatoires des Oracles Divins Obscurcissent la Raison !

Horacio : Mais qu'est-ce que c'est que cette nouvelle idiotie ?

Rubber Tramp : la Fascination Interdite pour l'Objet du Désir est à l'Origine du Refoulement !

Talita : Le pire, c'est qu'on le connaissait, ce type…

Manolo : C'était l'un de ceux qui étaient venus enregistrer à la Ferme, quelque temps plus tôt.

Talita : Mais ça, on ne l'a découvert que plus tard, après qu'il a été démasqué…

Rubber Tramp : Fieffés Insoumis ! l'Oblast Décrète ses Ordonnances Règlementaires !

Artie : Et dire que c'était là sous nos yeux, depuis le début !

Rubber Tramp : Fini d'Imposer à nos Oreilles Délicates l'Ordure de tes Récriminations !

L'Arbitre : … Et le vainqueur est…

Marin : FIODOR ? C'est bien toi ?

Rubber Tramp : …

Fiodor : Marin !

Diogo : Fiodor ? … L'intelligence artificielle, à laquelle Marin a consacré la partie la plus méritoire de ses travaux ?

Manolo : Celle-là même, oui.

Artie : Marin n'avait pas donné l'impression de s'intéresser beaucoup au spectacle jusque-là. Mais lorsqu'il s'est dressé, son cri soudain a fendu la foule jusqu'aux vaillants finalistes, dont il a stoppé net la verve enragée. Puis l'écran en réponse a affiché son nom, et nous nous sommes tous figés de stupeur.

Talita : l'Arbitre a démasqué le tricheur, et c'est là que nous avons reconnu Rubber Tramp.

Manolo : C'est un artiste, qui s'est spécialisé depuis plusieurs années dans toutes sortes de performances et de détournements. Il a une petite carrière de chanteur, même si ses détracteurs l'accusent d'être avant tout un escroc,

dépourvu de talent sauf pour celui de se faire de la publicité par tous les moyens possibles.

Artie : Marin était de passage à la Ferme le week-end où il est venu enregistrer, et on pense qu'il en a profité pour fouiller dans son ordinateur.

Higuain : C'est là qu'il a fait la connaissance de Fiodor…

Manolo : … Et qu'il l'a convaincu de participer en sous-main aux tournois de lucha libro.

Marin : Nous avons eu une franche discussion, après ça. J'étais choqué, et déçu que Fiodor ait pu se compromettre dans ce type d'arrangement, et j'ai bien cru déceler du remords dans les réponses lapidaires qu'il m'a fournies en guise de justifications.

Higuain : Pour finir, ça a été le premier des retournements de situation : pour faire amende honorable, Fiodor a consenti à assister Artie dans la confection de ses fanzines. En l'espèce, Marin aurait pu faire valoir l'antériorité pour ce qui concernait ses relations avec Fiodor ; c'était, de sa part, un touchant témoignage d'amitié que d'abandonner ses services au profit d'Artie.

Artie : En un rien de temps, Fiodor a compilé une quantité inimaginable de données au sujet de Nutcracker, et qui étaient jusque-là dispersées un peu partout à travers la toile. Nombre de ces informations portaient sur la partie la plus mythique de leur parcours, ces fameux concerts à la Caverne qui avaient scellé leur réputation. Fiodor est allé jusqu'à retrouver les affiches de plusieurs de ces concerts, dont Marlon lui-même pensait qu'elles avaient été perdues de longue date. Il a su s'approprier le style de Guy avec plus de talent que je ne l'avais fait, ce qui a permis aux fanzines de prendre enfin leur essor.

Diogo : J'en suis fort aise… Mais, j'ai cru comprendre qu'à cette caverne s'en était ajoutée une deuxième, voire une troisième ?

Artie : Eh bien, c'est aussi ce soir-là qu'Higuain m'a fait part de son grand projet, celui qui allait tout changer pour nombre d'entre nous…

Artie : J'ai décidé de faire une pause vis-à-vis de mes engagements à la Ferme, et à l'Atelier. Le printemps était en train de triompher un peu partout : j'avais besoin d'air, moi aussi.

Higuain : Tout était prêt. Oui, tout ! Y compris certaines choses, dont j'aurais pu au moins atténuer les effets néfastes, à défaut de les éviter tout à fait, eussé-je été plus clairvoyant. Mais c'est Jossok, et pas moi, l'adepte du Yikking ; et même lui n'a pas toujours su mettre à profit ses talents divinatoires. J'avais la carte, dont la quête elle-même avait été riche en mystères, et en rebondissements ; et un compagnon au cœur pur, pour me faire traverser les cercles du danger. J'étais fin prêt pour ma grande aventure, pour tardive qu'ait pu être son irruption dans mon existence.

L'enquêtrice Lagerlöf : c'était le grand jour, en effet, celui que tout le monde attendait. Les auditions des témoins allaient reprendre, et pas par la moindre d'entre elles : la parole allait être donnée à Cava, celui des manadiers qui avait été le plus proche d'Artie et de João lors de leur altercation fatale, et qui n'avait cessé de pourchasser ensuite Artie, jusqu'à ce que l'aube ne vienne les trouver à Roscharta.

Artie : Nous sommes donc partis. J'ai emprunté son side-car à Manolo, celui avec lequel il amenait parfois Talita en virée le long du bord de mer, et nous nous sommes mis en route pour Ganges, la grande cité de l'Ouest.

Higuain : Grande, elle l'a été, autrefois ; selon les standards de l'époque, du moins. Importante, dirions-nous. C'était il y a bien longtemps, quoi qu'il en soit ; au-delà du compte de maintes vies humaines, à la frontière des temps où le sens des choses nous est perdu à jamais, sauf pour les livres que nous écrivons. Avant d'y arriver, il nous a fallu rouler pendant une paire d'heures sur des routes de campagne, qui s'éloignaient à leur façon indolente de Gigues-Eaux.

Artie : Le side-car, ça n'était pas idéal, il n'a pas fallu longtemps pour s'en rendre compte. Il n'était pas assez puissant pour emprunter les voies rapides, pour commencer ; mais ça, encore, on pouvait s'en accommoder, sans que ça ne perturbe trop nos plans. Mais il vibrait terriblement, et prenait du gite dans

les virages ; et la nacelle était si basse qu'Higuain à l'intérieur m'arrivait tout juste à la hanche. J'avais peur qu'elle ne se désolidarise de la moto, et qu'elle finisse dans le fossé, ou même qu'elle tombe en morceaux ; à voir comme il se cramponnait de ses phalanges blanchies, je pouvais deviner qu'Higuain partageait ces craintes, lui aussi.

L'enquêtrice Lagerlöf : Je n'ai pas tout de suite remarqué le clignotement sur l'écran, qui indiquait une sortie de périmètre non autorisée. Je devais avoir la tête ailleurs… Non, attendez, n'écrivez pas ça, en vérité c'était plus sérieux que ça, j'étais désorientée, comme si Artie était parvenu à retourner contre moi le sort qui nous liait l'un à l'autre, me plongeant dans la confusion alors même qu'il aurait dû m'apporter la clairvoyance. Peut-être son ami Marin l'avait-il aidé à saboter le bracelet ? En tout cas, je n'ai pas réagi tout de suite.

Higuain : Elle était belle comme une chanson, cette campagne. Les villages en étaient les refrains, de petits villages charmants qui se succédaient à bonne distance les uns des autres. Leurs variations pour être infimes n'en étaient pas moins une source de ravissement dont l'attente même constituait un délice. De vieilles malles-postes, abandonnées au lierre et aux intempéries, en marquaient l'entrée. Quelques fois, on pouvait encore deviner sur leurs façades défraichies de vieilles réclames à demi effacées. L'histoire de ces bourgs se lisait dans le tracé de leurs rues : les lotissements modernes en premier, flanqués par leurs parkings et leurs terrains de sports, et ensuite le trajet se faisait plus sinueux, les commerces bourgeonnaient de part et d'autre de notre route, supérettes avec leurs cagettes de fruits et leurs racks de bonbonnes de gaz alignés le long des trottoirs, cafés plongés dans l'ombre tranquille de leur treille, jusqu'à ce que pour finir nous ayons épuisé le fil de siècles d'urbanisme, arrivant au cœur primitif de la congrégation, que marquait invariablement la place du marché et de l'église.

Artie : C'était un voyage dans le temps, oui, mais alors, seulement en trompe l'œil, comme nous pouvions nous en rendre compte lorsque passé le centre ancien nous étions recrachés par lui jusque dans notre époque, le tissu spatio-temporel affectant une parfaite symétrie autour de son centre raccommodé, à nouveau les immeubles et les aires de jeux.

Ellis : Au temps cyclique des masses paysannes s'est opposée la chronique, édictée par les maîtres des empires dans le but de privatiser l'histoire à leur profit. L'aménagement imaginaire du passé, sous le couvert du mythe, a permis aux dominants d'imposer leur chronologie qui est devenue la signification du temps en même temps que sa direction.

Horacio : Seul compte le temps naturel, dont tous les mystères sont encodés dans les méandres du Fleuve, que j'ai étudiés dans leurs moindres détails. Le Fleuve : le seul qui mérite véritablement ce titre, pas les ruisseaux que l'on trouve de ce côté-ci de l'océan.

Artie : Une nouvelle fois, j'ai laissé le fil de mes pensées me ramener auprès de ma mère… Ma mère a toujours aimé l'eau, sous toutes ses formes. Comme elle avait des problèmes de rein, son médecin lui avait conseillé de beaucoup boire, si bien qu'elle avait toujours une bouteille à la main, dans mon souvenir c'est comme ça que je l'imagine, avec une bouteille d'eau gazeuse à la main. Mais bien sûr, ce n'était pas que ça. L'été venu, elle nous amenait toujours à la plage mon frère et moi, quand nous étions enfants. Elle jouait avec nous pendant qu'on barbotait ou alors elle allait un peu plus loin faire la planche, c'était très mystérieux pour moi qui ne flottait alors qu'avec difficulté, et je me demandais ce qu'elle pouvait ressentir à se laisser dériver ainsi au gré des vagues. D'autres fois, on partait en promenade, et s'il nous arrivait de passer près d'une fontaine ça ne manquait pas, il fallait qu'elle aille s'y tremper la main. Quelque fois quand je me balade je vois des gamins qui jouent dans les fontaines, et alors c'est plus fort que moi, je ne peux pas m'empêcher de penser à elle, et je suis pris de l'envie de me tremper la main moi aussi.

Higuain : Il y a une rivière, bien sûr ; c'est d'elle que Ganges a hérité des moyens de sa prospérité. Il s'agit, vous devez le comprendre, d'une prospérité qui ne peut se mesurer à la seule aune des richesses matérielles ; car même du temps de sa splendeur, la ville était avant tout autre chose célébrée comme le cœur battant de la vie spirituelle de la région.

Artie : Le spectacle qu'offrait le village m'a tiré de ma rêverie. C'était tout à fait comme sur les photos… Vous avez bien dû en voir, je suppose ? Les ruelles massées entre le pied de la falaise et la berge de la rivière, le blanc du calcaire

offrant un contraste plaisant avec la teinte verte si caractéristique des eaux. C'est là que nous avons laissé le side-car.

L'enquêtrice Lagerlöf : J'ai fini par reprendre mes esprits, et appeler la Ferme.

La Sybille : Oui ? Non, il n'est pas là. Ce soir. Non, il est avec Higuain. Je ne sais pas. Ce soir, je vous ai dit. Eh, pour qui il me prend, sa secrétaire ?

L'enquêtrice Lagerlöf : Higuain ? Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien avoir à faire ensemble, tous les deux ? Et ce jour-là, entre tous ?

Higuain : Du centre-bourg, il faut remonter la rive sur quelques centaines de mètres d'une belle allée bordée de platanes, pour arriver aux vestiges du site où étaient pratiqués les rites antiques. Nous avons pris un moment pour repérer les lieux. Toujours bien visibles malgré ce que la course des siècles avait pu imposer de dégradations, de petites plateformes dallées positionnées en dévers les unes des autres formaient comme une rigole qui descendait vers la berge. Une rigole, oui ; et il n'était que trop tentant de laisser libre cours à son imagination pour deviner la nature des fluides qu'elle avait pu servir à collecter.

Artie : Higuain semblait en proie à une agitation grandissante, tandis qu'il inspectait les lieux. Je dois reconnaître que je n'étais pas tranquille, moi non plus ; c'était autre chose que la marche paisible de la civilisation que nous avions empruntée jusqu'alors, il y avait là un dessein que nous ne pouvions énoncer à haute voix sans frissonner, un dessein barbare qui trouvait sa source dans le sommeil paradoxal d'où n'avait pas encore émergé la conscience humaine ; et malgré tout, même pour nous qui étions si parfaitement éduqués et si bien habitués à rester maîtres de nos instincts, comme il était difficile de ne pas noter comment les pierres les plus proches du bord avaient été noircies et déformées par un feu intense !

Manolo : Sitôt qu'il a eu vent de l'expédition de Higuain et Artie, Horacio a été pris d'une folle crise de jalousie. Il s'est enfermé dans sa chambre, à compulser fiévreusement de vieux documents ; établissant des plans et des projets sans rien en partager avec nous.

Horacio : Qu'y aurait-il eu dans les cartes du vieux Barnable, qui n'aurait pas figuré dans les miennes ? Ses vielles cartes de rien du tout ? Sacrifices humains, fleuves sacrés, voilà bien des sujets pour lesquels mon expertise était sans conteste supérieure à la sienne ; et rien de ce qu'il avait trouvé ne pouvait m'échapper, à moi non plus.

L'enquêtrice Lagerlöf : Le signal était très faible, et incohérent, comme s'il venait de plusieurs endroits à la fois. Ça ne rimait plus à rien de prétendre me lancer à leur poursuite maintenant, de toute façon, pas après leur avoir laissé toute cette avance. J'ai résolu de m'en tenir à mon projet initial, et de me rendre au tribunal pour y suivre les audiences.

Artie : De là, nous avons emprunté un sentier qui remontait vers les collines. C'était difficile de suivre Higuain, il ne lâchait plus sa carte et avançait d'un air surexcité au milieu des broussailles. Il ne semblait se préoccuper ni des griffures sur ses mollets et ses avant-bras, ni du poids du paquetage qu'il avait insisté pour amener avec lui.

C'était là, tout près, Higuain en était sûr. Il le sentait – comme il se sentait lui-même plus fort, et plus sage. Exactement tel qu'il se l'était imaginé.

Artie : Il ne m'avait pas expliqué ce que nous étions venus chercher, aussi je me contentais de le suivre de mon mieux. Nous avons continué pendant une heure environ, après quoi nous avons mangé le casse-croûte que nous avions acheté en bas, au village ; et ensuite, nous avons quitté le chemin.

C'était le chemin qui s'étendait au-delà du dernier chemin ; comme il l'avait toujours su, au plus profond de son cœur. Il était clairement visible, pour qui savait voir les indices (comment l'autre ne le pouvait-il pas ?) et il menait…

Artie : Higuain ne disait presque plus rien, et lorsqu'il le faisait, les mots qu'il marmonnait étaient ceux d'une langue qui m'était inconnue. Tout d'un coup, il s'est mis à courir, et il a crié :

Higuain: Nâd gamil ! Gund Khizad ! Gund Khizad !

Artie : Elle était là, indubitablement : la deuxième caverne.

Mais pour y entrer, encore fallait-il élargir la crevasse qui en marquait l'entrée. Higuain s'y employa sans perdre un instant, avec une espèce de piolet qu'il avait emporté avec lui. Il le maniait avec des gestes sûrs, et chacun de ses coups faisait se décrocher de petits fragments de roche. A le voir s'absorber de la sorte dans son labeur, Artie repensa à la mise en garde dont Keum-Sook lui avait fait part au sujet d'Higuain, de sa lignée familiale, et de certaines de ses prédispositions. Il ne se souvenait pas précisément de ce qu'elle avait dit malgré tout, et puis, ça n'allait pas, à force de se parler à lui-même à la troisième personne il avait l'impression de se raconter…

Artie : … des histoires. Higuain avait tout prévu, une fois qu'il a jugé que le trou a été suffisamment élargi il a tiré une corde de son bagage, ainsi que des baudriers, et deux lampes frontales. En toute franchise, je n'étais pas sûr de pouvoir lui faire confiance, dans l'état où il était, et j'aurais donné cher pour que l'on reste encore quelques heures à l'air libre, à arpenter la forêt. J'ai failli demander : qu'est-ce qu'on fait, ensuite ? Juste pour avoir la satisfaction d'entendre le son d'une voix humaine, mais bien sûr ce n'était que trop clair, ce qui nous attendait.

Higuain n'eut pas trop de mal à négocier le privilège de passer le premier. Il descendit à reculons dans l'ouverture béante, et juste avant de disparaître il adressa un chaleureux sourire à Artie, comme si c'était là, au tout dernier instant, qu'il se rappelait enfin la présence de son compagnon.

Artie : Ensuite, ça a été mon tour. Je n'en menais pas large, mais bon ; il n'était plus temps de tergiverser.

Il faisait frais, en bas ; plus frais qu'à l'extérieur, et Artie regretta de ne pas avoir mis autre chose qu'un jeans et un vieux T-shirt. La galerie descendait presque à la verticale. Ses parois ne semblaient jamais très éloignées, même lorsqu'elles étaient hors de portée du pied ou de la main, et même après que la lumière qui filtrait du dehors eut cessé de les éclairer. Au fur et à mesure de sa progression, Artie pouvait sentir ses perceptions s'affiner, embrasser la syntaxe élémentaire qui sculptait son nouvel horizon. La scansion progressait sur un rythme primitif, immuable : lignes pures de la roche, rehaussées d'un trait de rosée ; fissures abruptes ; concrétions, livides, ou orangées, parmi d'autres curiosités

géologiques auxquelles il ne pouvait accorder toute l'attention souhaitée, concentré comme il l'était sur sa descente. Et toujours, aucun signe de Higuain.

Artie : Il n'y avait toujours aucun signe de Higuain. La cheminée a marqué un devers, et la descente a été plus facile à partir de là. J'ai appelé, une fois ou deux ; sans réponse. Ce n'est qu'une fois arrivé tout en bas que j'ai senti la panique me gagner de nouveau. L'espace était à peine suffisant pour qu'une personne tende les bras sur les côtés. Où pouvait-il être bien passé ?

Il était à vingt-cinq, ou trente mètres sous terre ; et il était seul, aussi seul qu'on puisse l'être, dans l'obscurité la plus totale sauf pour le pinceau de lumière que dessinait sa frontale. Artie sentit la sueur lui couler dans les yeux, et le long de son échine. Une sueur qui ne devait rien aux efforts qu'il avait eu à fournir pour arriver jusque-là, il devait bien le reconnaître. Eh bien, c'est ce qui finit par le sauver : il prit conscience d'un courant d'air qui remontait depuis le sol, et finit par repérer une petite ouverture, pas plus grande que l'entrée d'un terrier, à la base de la paroi.

Artie : Il devait y avoir eu une rivière souterraine qui coulait là, autrefois. L'érosion avait creusé un boyau assez large pour que je m'y faufile, ou même Higuain ; je n'avais pas de raison de croire qu'il n'était pas passé par là, et je m'y suis glissé à mon tour.

La progression n'était pas aussi facile qu'il l'avait espéré. Il n'avait pas d'autre choix que de se contorsionner, à quatre pattes et sur le ventre, et il ne fallut pas longtemps pour que ses habits soient trempés. Il grelottait. Pire : il était contraint de pousser son sac devant lui, ce qui réduisait à rien sa visibilité. Le conduit se mit à descendre, en même temps qu'il s'évasait ; si bien qu'Artie roula autant qu'il rampa jusque dans la deuxième salle.

« - Artie ? C'est bien toi ?

Artie : Higuain était là, en effet, et c'était tout un mystère d'essayer de deviner comment il avait pu y arriver, compte-tenu de sa petite taille, et de sa corpulence. Il se trouvait au sommet d'un éboulis qui occupait le flanc d'un vaste espace à peu près circulaire, pour autant que je pouvais en juger. Il avait disposé plusieurs fusées éclairantes à différents endroits, pour assurer un peu de

lumière. Quand il m'a aperçu il m'a lancé une corde, pour que je monte jusqu'à lui.

Toute son attention avait été captée par une série de peintures rupestres qui couvraient un pan de la paroi. Il était difficile pour Artie de dire comment ou avec quoi elles avaient pu être faites, ou d'estimer à quelle époque elles remontaient. Leur style, du moins, semblait hautement inhabituel : il ne ressemblait à rien tant qu'à de l'écriture, une écriture composée de glyphes ou de runes qu'aucun espace ne venait séparer.

« - Il faut aller par là.

Higuain désignait une petite ouverture, à demi dissimulée par les gravats et qu'Artie n'avait pas remarquée jusqu'alors. Ils s'y engagèrent. La voie s'élargissait peu à peu pour former un tunnel horizontal, dont les dimensions étaient remarquablement uniformes. Artie se souvenait avoir entendu quelque part que des coulées de lave pouvaient créer ce type de passages, et se demanda si un tel phénomène avait été à l'œuvre ici. Probablement pas, après tout : sinon, comment expliquer les runes qui apparaissaient ça et là, et qu'Higuain s'empressait de consigner dans un carnet ?

Artie : La galerie continuait sur cinquante, ou soixante mètres ? Dans l'obscurité, on perdait vite la notion des distances. Mais alors, nous l'avons senti : l'air qui circulait plus librement autour de nous, et qui se réchauffait, aussi. Nous touchions au but de notre expédition, quel qu'ait pu être celui-ci.

Il y avait une déclivité, marquée par une série de degrés qu'il aurait bien fallu se résoudre à qualifier de marches. La halle s'étendait dans toutes les directions à la fois. Ses dimensions défiaient l'imagination*. Toute une floraison de colonnes se perdait sous la voûte : les décorations exquises dont elles étaient parées étaient-elle le fruit du patient travail de la calcification, ou bien une main extérieure y avait apporté son concours ?*

Higuain : Des gens avaient séjourné ici, autrefois. Pas seulement il y a longtemps : à une autre époque, dans un autre temps. Ils habitaient les grottes ; et puis, le temps avait pris un virage à quatre-vingt-dix degrés, si bien que non seulement ils s'étaient subitement évanouis, mais qu'il n'était désormais plus

possible pour nous de les voir, même en regardant en arrière. Comme s'ils n'avaient jamais existé : le passé auquel ils avaient appartenu était différent du nôtre.

Artie : Nous avons pris un moment pour explorer la salle, et faire quelques relevés. Nous avons compté pas moins de cinq galeries secondaires qui partaient de là, même si la plupart étaient hors d'atteinte pour nous. Et puis, il y avait autre chose : comme une sorte de courant d'air, qui portait jusqu'à nous des bouffées de fumées malodorantes. Cela n'avait été que de minces filaments au départ, du côté par lequel nous étions arrivés ; mais ils allaient en s'épaississant, enroulant leurs longs bras autour des piliers. Lorsque les faisceaux de nos lampes passaient au travers de la fumée, celle-ci se teintait d'une coloration mauvaise. J'étais inquiet, à l'idée que les vapeurs puissent être toxiques ; mais Higuain n'a rien voulu savoir, il a insisté pour que nous continuions de ce côté-là.

Avant longtemps, ils furent à nouveau contraints d'interrompre leur progression. L'extrémité de la halle était marquée par un gouffre, d'où remontait la plus grande part des fumerolles. L'air y était suffocant.

« - Ce devrait être à moi d'y aller. Mais je suis trop petit, c'est au-delà de mes forces. Il n'y a que toi qui puisse nous faire franchir cet obstacle.

Les pensées se bousculaient dans la tête d'Artie, il n'était plus certain de pouvoir réfléchir de façon rationnelle, ni de se souvenir pourquoi ils s'étaient lancés dans cette expédition, pour commencer. Ce qu'il savait en revanche, c'est qu'il commençait à les voir, eux : Leurs pâles étendards semblables à des lambeaux de nuages, et les lances comme des gaulis dans une nuit brumeuse d'hiver. *Comme s'ils étaient remontés dans le temps en suivant chaque bifurcation, chaque changement de cap jusqu'à les retrouver. Eh bien, on y était, hein ? Le saut de la foi, qu'il lui fallait entreprendre au nom de l'amitié. Soit. Il fit trois tours de corde autour de sa taille, pendant qu'Higuain se préparait à en assurer l'autre bout. Il aurait voulu prendre son élan mais c'était impossible, ce n'était rien qu'un petit bout de corniche au-delà duquel plongeait l'abîme, c'en était vraiment ridicule après tout. Deux pas, trois peut-être, et puis…*

Artie : J'ai sauté ! J'ai sauté, oui.

Le Juge : Vous étiez parmi les cinq personnes présentes au moment des faits, en plus de l'accusé, et vous faites partie des quatre qui sont encore en vie.

Cava : Oui, c'est exact.

Le Juge : Que pouvez-vous nous dire, au sujet des circonstances précises du drame ? Vos paroles, vous le comprenez, vont avoir une importance capitale pour la suite de ce procès.

Cava : …

Artie : C'était incroyable. J'aurais dû avoir peur, mais c'était tout le contraire, j'ai senti la joie m'envahir comme jamais auparavant. Je me souviens m'être dit que si je gardais les yeux fermés je ne toucherais plus jamais terre, je continuerais à flotter indéfiniment. J'ai quand même fini par atterrir, bien sûr. Et quand je me suis retourné :

Il la vit alors, la cité souterraine ; non pas comme un vestige, mais dans toute sa splendeur. C'était un spectacle au-delà des mots, et il comprit que c'était ainsi qu'Higuain la voyait, lui aussi. Il sut aussi avec certitude que cette vision ne le quitterait plus, même quand il aurait regagné la surface, qu'elle resterait gravée en lui jusqu'à la fin de ses jours.

Artie : N'allez pas croire qu'on était arrivés au bout de nos difficultés, après ça. Nous avons improvisé un pont rudimentaire avec les cordes, pour qu'Higuain puisse me rejoindre. Il avait l'air drôlement secoué. C'est lui qui avait mené les opérations jusque-là, et avec beaucoup de sang-froid, mais il paraissait maintenant hébété, comme sous l'emprise d'une profonde mélancolie.

L'air… L'air était vicié, par ici. Ce n'étaient plus les grandes galeries bien ventilées qu'ils avaient empruntées auparavant : ils étaient entrés dans le domaine de l'Ombre, et de la Flamme. Cela aussi il s'y était préparé, mais il n'en conçut pas moins une grande souffrance, que ravivait les souvenirs d'une existence dont il n'avait pourtant fait que rêver. Le seul fait de marcher lui était difficile. Lorsqu'il prenait appui sur la paroi le temps de retrouver son souffle, il pouvait

sentir la chaleur qui émanait de la pierre, irradiait à travers son corps, consumant peu à peu son énergie vitale. Il se sentait faible ; il se sentait vieux, et davantage encore que le reste il sentait son âme écartelée entre deux impossibilités, retourner à ses études ou triompher des forces maléfiques dont il percevait la présence confusément. A ses côtés, Artie redoublait d'efforts pour l'aider à avancer, mais ni son énergie ni sa bonne volonté ne parvenaient à compenser son absence totale de sens de l'orientation, qu'aggravait encore l'obscurité du labyrinthe. Seul, un habitant des profondeurs aurait pu les guider sans encombre au travers de ce dédale, mais puisqu'Higuain n'était plus en mesure de le faire ils s'en trouvèrent bientôt réduit à errer au hasard : marchant ou titubant ou rampant, revenant encore et encore sur leurs pas, poussés en avant par les ombres qu'ils sentaient s'épaissir derrière eux, jusqu'à être tout à fait abrutis par la fatigue et le découragement.

L'enquêtrice Lagerlöf : En milieu d'après-midi, le juge a ordonné une suspension provisoire de séance. Après ce que nous venions d'entendre, la plupart d'entre nous avait besoin de reprendre ses esprits.

Sonia : Alors, c'est fait ?

Cava : Oui. Cette fois, c'est fini. Allons-y.

Artie : L'ombre, elle aussi, ne fait que passer bien sûr ; c'est en ces termes qu'Higuain a décrit l'expérience, par la suite. Je ne sais pas combien de temps au juste nous avons passé à crapahuter dans les grottes, mais nous avons fini par trouver une sortie. La lumière nous a presque pris par surprise : elle montait jusqu'à nous depuis une ouverture qui donnait sur une petite mare, et c'est par là qu'on est passés. Je poussais Higuain devant moi. Une fois dehors, on est restés là à barboter, à moitié aveugles, chacun s'efforçant de prendre la mesure de ce que nous venions de vivre.

Higuain : Le silence s'est prolongé sur la route du retour. Il n'était pas chargé d'hostilité, au contraire, c'était seulement la fatigue qui nous étreignait, la fatigue et l'expérience de cette étrange communion païenne qui nous liait l'un à l'autre, désormais.

L'enquêtrice Lagerlöf : Sitôt terminées les auditions du jour, je me suis mise en route pour la Ferme de l'Ancienne Loi.

La Sybille : Où est-ce qu'il est ? Dites-le-moi ! Dites-moi où il est parti !

Manolo : Les choses allaient mal, et elles ont vraiment fini de dégénérer quand La Sybille a frappé Talita avec un tisonnier. C'était impossible de lui faire entendre raison, dans l'état où elle était.

L'enquêtrice Lagerlöf : Baissez cette arme ! Tout de suite !

La Sybille : Ta gueule, toi ! Dégage de chez moi !

Manolo : Rocamadour, et maintenant Horacio ; c'en était trop pour elle… Elle n'a pas résisté.

Talita : Mais arrêtez ! Vous ne voyez pas qu'elle n'est pas dans son état normal ?

La Sybille : Je vais te tuer !

L'enquêtrice Lagerlöf : Personne ne va tuer personne…

Manolo : L'enquêtrice a fait mine de baisser son arme ; et aussitôt, la Sybille l'a chargée. Tout s'est passée très vite, elle lui a attrapé le poignet, et lui a donné un coup à la gorge avec la crosse de son pistolet. La Sybille s'est effondrée en émettant une sorte de gargouillis, son compte était bon maintenant.

Horacio : C'est un schéma documenté de longue date : d'abord, on prend connaissance d'une chose, puis, elle nous passionne ; elle nous inspire à notre tour, et nous sacrifions de bon cœur le fruit de notre labeur à sa gloire, jusqu'à notre âme même, jusqu'à en faire partie finalement. Jusqu'à disparaître, corps et biens.

Gretchen : Artie ? Je… J'ai appris, pour le verdict, et je voulais te féliciter. Je suis tellement heureuse, et soulagée pour toi ! Il va falloir que tu viennes nous voir, maintenant que tu es à nouveau libre de tes mouvements. Milo réclame que tu lui lises ses bandes dessinées ! Il a tellement grandi, tu n'en reviendras pas.

11. Shopping victim / 10. Network

Higuain : Bonjour, Artie ! J'ai prévu une nouvelle expédition à Ganges, est-ce que tu voudras m'accompagner ? Ce devrait être mercredi, ou jeudi prochain. N'hésite pas à m'appeler, quand tu auras ce message.

9. Les Vandales

Manolo : Artie ? Artie ? Allez, décroche, quoi ! Il faut que tu parles à Talita, je t'en prie. Moi, elle ne veut pas m'entendre. Il faut absolument que tu la convainques de me laisser revenir à la Ferme, avec vous.

8. Hippie, go lucky! / 7. Seven little fortunes / 6. NOFAN

M. Fitzsimmons : Randy Fitzsimmons, à l'appareil. J'ai bien réfléchi à nos petites affaires, et je pense qu'il est temps d'avoir une discussion en tête à tête, vous et moi. Dites à Lydia quand vous serez disponible, je suis sûr qu'on trouvera un moyen de s'arranger. J'ai de grands projets pour vous : ne me décevez pas.

5. The Acolytes / 4. The Bronzes

Leandro : Bonjour Artie… Artie ? Ah, tu n'es pas là… Bon, ce n'est pas grave. J'ai pensé, maintenant que tes ennuis sont finis, que je pourrais peut-être te rendre visite ; qu'est-ce que tu en dis ? Je pourrais te donner des nouvelles de la manade, de tout le monde. Et puis, ça fait des années que je ne suis pas venu à Gigues-Eaux, je suis sûr que la ville a beaucoup changé.

3. The scared little skiffle band

L'enquêtrice Lagerlöf : Bonjour, c'est Keum-Sook. J'ai… Les nouvelles ne sont pas très bonnes. Nous avons mené des recherches, au sujet de votre ami. Il a

acheté un billet d'avion, le jour même de sa disparition. Un vol continental, mais nous pensons qu'il était en transit, et qu'il a poursuivi son voyage. Sans doute vers l'Amérique du sud, comme vous le supposiez. Il est très difficile d'obtenir plus d'informations, en dehors de votre signalement nous n'avons pas de motif sérieux de lancer une enquête officielle. J'ai quand même fait émettre une alerte pour disparition suspecte, cela devrait permettre de faire avancer la procédure.

2. Common rider

Artie : Ainsi vont les choses, n'est-ce pas ? La vie reprenait son cours, tout s'accélérait autour de moi, et pourtant je restais pour la plus grande part étranger à cette agitation, comme si je me tenais en équilibre sur l'axe de la grande centrifugeuse.

Marin : Avec le support de Manolo, j'ai repris en main les activités de l'Atelier. Artie ne venait quasiment plus, lui et Talita consacraient presque tout leur temps aux soins quotidiens dont avait besoin la Sybille.

Artie : La disparition d'Horacio, concomitante avec mon escapade à Ganges, l'avait plongée dans un état catatonique, sauf pour quelques brèves crises qui la laissaient épuisée. Les infirmières venaient deux fois par jour, mais le reste du temps c'est Talita et moi qui nous relayions à son chevet.

Talita : Manolo, je l'avais mis dehors. Rien de tout cela ne serait arrivé s'il avait été capable de retenir Horacio, pas vrai ? Il méritait de souffrir un peu, qu'il abandonne cette distance désinvolte derrière laquelle il s'abritait : moi, je ne la supportais plus, en tout cas. Je voyais la Sybille, qui ressentait les choses si intensément, et malgré tous les malheurs qu'elle endurait je ne pouvais pas m'empêcher de penser : nous avons quelque chose à apprendre d'elle, tous autant que nous sommes. C'est aussi à cette époque que j'ai commencé à coucher avec Artie.

Artie : C'était fou, oui ! Je veux dire, enfin, je ne vais pas vous faire croire que je n'y avais jamais pensé, toutes ces fois que je les avais entendu faire, elle et Manolo. Mais de là à m'imaginer que je le remplacerais ! Même pour un bref intérim… Elle était passionnée, et inépuisable semblait-il, même après une

journée à s'occuper de la Sybille, et à courir à droite et à gauche pour parer au délabrement de la Ferme avec nos maigres moyens.

Talita : Il en est vite venu à me manger dans la main, comme d'autres avant lui. Mais, je dois dire que ce n'était pas déplaisant. Il était assez beau, après tout ; bien fait, disons. Jeune. Par bien des côtés, plus attirant que Manolo.

Artie : Au fond, je dois bien avouer que je n'étais pas convaincu d'être le véritable objet de sa passion. Mais elle y mettait tellement d'application, qui est-ce que j'étais pour prétendre me faire prier ?

Talita : Une fois arrivés à l'essentiel malgré tout, il donnait l'impression d'être un peu perdu, comme s'il se demandait si c'était bien à lui que tout ceci – tout ceci, vous voyez ? – était réservé. Peut-être qu'il n'arrivait pas à se sortir la fille de la manade de la tête après tout, oui, elle devait avoir eu quelque chose de spécial pour lui avoir fait un tel effet.

Artie : Une fois que nous nous sommes connus tout à fait l'un l'autre, j'ai obtenu d'elle qu'elle me révèle son vrai nom – Atalia – et celui de la Sybille – Lucia. A vous, au moins, je peux les confier, n'est-ce pas ? Pas de risque que vous les répétiez à quiconque. Plus tard, elle m'a aussi fait le récit de cette nuit terrible, lors de laquelle le petit Rocamadour avait été emporté par une pneumonie.

Talita : Je l'aidais à mettre de côté ses peines de cœur, et lui contribuait à rendre plus supportable mon chagrin, dont la plus grande part m'avait été cédée par la Sybille en héritage… C'était un arrangement profitable à l'un comme à l'autre, si l'on y réfléchit bien.

Artie : Elle a aussi insisté pour qu'on fasse des séances avec la Sybille. J'étais un peu surpris, au début, mais bon… Je dois dire que je me suis pris au jeu. Elle me disait quoi faire, comment bouger. Où placer mes mains, et bien d'autres choses encore. Quelques fois elle se contentait de nous observer, et d'autres fois elle se joignait à nous.

Talita : Nous avons partagé beaucoup d'expériences, avec Lucia – et un certain nombre d'hommes. Je me disais que, si nous parvenions à nous reconnecter l'une à l'autre comme avant, ça l'aiderait peut-être à sortir de sa torpeur. Mais

cela s'est révélé être un échec : elle restait là, passive, indifférente aux tendres attentions que nous lui prodiguions.

Artie : C'est devenu notre routine, et pour être honnête elle n'avait pas que des mauvais côtés. Le temps qui me restait, je le passais au studio. Quelques groupes venaient encore, même si ce n'était plus l'enthousiasme des débuts. Pour tout dire, la présence de Lydia à mes côtés pendant les séances d'enregistrement m'était devenue pesante, et il me tardait d'en avoir fini avec la tâche que m'avait confiée M. Fitzsimmons.

Talita : Je préférais me tenir à l'écart de tout ça, désormais. Certains de ces groupes étaient loin d'être mauvais ; mais même ceux-là – surtout ceux-là – ne réalisaient pas ce qui était à l'œuvre lorsqu'ils jouaient. Je le voyais bien, moi ; je voyais la façon que cette femme avait de les regarder. J'ai essayé de mettre en garde Artie à son sujet, mais, qu'il m'ait cru ou non, il a refusé de la renvoyer.

Artie : L'argent, nous en avions besoin, et c'était surtout lui que je continuais.

Keum-Sook : Il y avait déjà eu quelques signes avant-coureurs du désastre auparavant, mais ils étaient trop vagues pour que nous puissions en prendre la mesure. C'est à cette époque-là que les choses se sont cristallisées, et que la menace a pris forme pour de bon.

Artie : Quelque fois, quand j'étais tout seul, je m'entraînais avec la basse de Marlon. J'avais beau persévérer, il n'y avait aucun progrès notable à signaler de ce côté-là : ma main se révélait toujours rétive à manifester la dextérité requise pour jouer les anciens titres de Nutcracker.

~~*1. Artie*~~

Talita : C'était horrible, vous voulez dire ! Cette main, même avec sa vilaine blessure il savait faire toutes sortes de choses avec, j'étais bien placée pour le savoir... Mais pas jouer de la musique, ça non ; pas de cette basse, en tout cas.

Artie : Ce qui est sûr, c'est que je n'avais pas tellement envie de retourner à l'Atelier, ni de répondre à Manolo quand il lui arrivait d'appeler la Ferme.

Manolo : Je dormais à l'Atelier. C'était sinistre : plus personne ne venait jamais me voir. Quand le professeur a réalisé l'ampleur du désastre, il a demandé à Marin de venir reprendre les choses en main.

Marin : La situation était plus critique que Manolo ne pouvait se l'imaginer. Il y avait un nouvel actionnaire au conseil d'administration de VIZION, qui s'était mis en tête de se lancer dans une grande opération de réduction des coûts. Il se débarrassait du foncier, et plus généralement de toutes les branches de la compagnie dont il estimait qu'elles n'étaient pas assez profitables. L'Atelier figurait en bonne position dans la liste de ces investissements en sursis.

Keum-Sook : J'avais bien réalisé que la gouvernance de VIZION échappait peu à peu à notre contrôle. Mais quand même, je n'aurais pas cru que la situation puisse se tendre si brusquement. Pour la première fois, j'ai pris conscience que l'héritage de mon père était en péril, et qu'il faudrait se battre pour si nous voulions le préserver.

Diogo : Il n'y avait plus de fonds disponibles, qui puissent être injectés dans les activités de l'Atelier. J'ai donc conseillé à Marin de faire ce que nous faisons tous, lorsque nous nous trouvons confrontés à de telles circonstances : recruter des stagiaires.

Marin : C'était presque l'été, la plupart des cours et même des partiels étaient finis. L'Atelier conservait encore un peu de son ancien prestige vautrien, et ça n'a pas posé problème de dénicher quelques candidats.

Shönn & Tamy : C'était une opportunité à ne pas rater, Rejoindre VIZION, Oui, rejoindre VIZION, alors que l'entreprise amorçait une poussée expansionniste sans précédent, Ce que veut dire Shönn c'est que c'était le tremplin idéal pour commencer notre carrière, Exactement. Au début, notre mission c'était d'imprimer les fanzines, et de les distribuer, Ca j'ai tout de suite aimé, c'était l'occasion de découvrir le centre ancien de Gigues-Eaux, et son tout nouveau complexe commercial, Le Centre, C'est ça, bon, ce n'était pas trop clair si ce qu'on faisait était légal, je veux dire, le superviseur Vandest a toujours été évasif à ce sujet, Et après, en fin de compte on ne volait rien, c'était même l'inverse, on

planquait des exemplaires à droite et à gauche en espérant que quelqu'un les déniche.

Marin : Elle était bien bonne, pas vrai ? Comme le dit le vieil adage : « *démissionne en tant que consultant, ou reste assez longtemps pour devenir superviseur*. »

Keum-Sook : Diogo s'est porté garant pour Marin, et j'ai usé de l'influence qui me restait au conseil d'administration pour qu'il soit nommé superviseur.

Manolo : Ce que Marin parvenait à tirer de Fiodor, c'était épatant. Quelques fois il le laissait mouliner tout une nuit sur un problème, pour en obtenir la solution le lendemain matin ; mais d'autres fois, il semblait que c'était Marin qui avait mouliné toute la nuit, et qu'il arrivait au bureau avec les réponses à ses questions de la veille.

Keum-Sook : Je n'étais pas sûre qu'il soit à la hauteur de la tâche, au départ : je l'avais côtoyé lors de mon enquête sur la raffinerie, et il ne m'avait pas fait une très forte impression alors. Mais, puisqu'Artie semblait retenu par les bras de cette femme à la Ferme, il n'y avait personne d'autre sur qui je puisse m'appuyer.

Marin : Quand j'ai signé pour reprendre l'Atelier, plusieurs de mes connaissances m'ont demandé ce que j'allais bien pouvoir faire dans cette galère. Ils n'ont pas réalisé que c'est précisément parce que la situation était si compromise, que j'ai accepté de m'impliquer : je savais que, pour essayer de redresser la barre, je serais laissé libre d'expérimenter toutes sortes d'idées, avec comme seule réserve qu'elles s'accommodent du budget limité qui m'avait été alloué. J'étais aussi convaincu que les quelques succès que je pourrais grappiller chemin faisant apporteraient plus à mon crédit que ce qu'un éventuel échec final, dont il était clair qu'il ne me serait pas imputable à moi seul, pourrait m'en coûter.

Manolo : Ni les sérigraphies de Talita ni les cartes d'Horacio n'avaient jamais rapporté beaucoup d'argent ; mais Marin a eu l'idée de les combiner d'une manière qui a tout de suite fait un malheur.

Shönn & Tamy : On imprimait des motifs, Le plus souvent c'étaient de grands papillons multicolores, C'est ça, mais le plus important c'était de respecter avec précision les décalages chromatiques calculés par Fiodor, Ça c'était mon travail, Ok, on a compris, mais est-ce que tu vas me laisser expliquer à la fin ? Parce qu'ensuite, si quelqu'un achetait les affiches et les scannait, et s'il superposait les tirages de la bonne façon, alors l'image devenait une carte, indiquant certains des lieux secrets de la culture vautrienne.

Marin : C'est Manolo qui m'a fourni leurs coordonnées. Il avait une documentation phénoménale sur le sujet… Vous voyez, je n'ai fait que récolter les fruits de leur travail à tous, il n'y avait qu'à se baisser pour ça, ça et trouver une combine pour les associer ensemble.

Shönn & Tamy : Nous en avons écoulé quelques exemplaires dans des boutiques branchées du centre-ville, Ca c'était au début, mais après, Après l'office de tourisme s'y est intéressé, C'est-à-dire qu'on commençait à voir des gens déambuler un peu partout avec leurs drôles de cartes à la main, Et alors la demande a explosé, Sans parler des ventes en ligne, Oui, les ventes en ligne, j'ai même été nommée responsable du marketing digital, Je n'en reviens toujours pas, De quoi, Comment ça de quoi, mais enfin, que Marin t'ait choisi et pas moi, quoi d'autre, Laisse tomber, des opportunités il y en aura bien assez pour deux, il suffit de se montrer patient, tu verras.

Keum-Sook : Ça a été un excellent choix, en définitive. Marin a fait un très bon travail, et à travers lui l'Atelier est resté un bastion acquis à notre cause, durant toute cette période troublée.

Manolo : Toute cette effervescence, c'était rafraîchissant ! Je ne me rappelais pas d'une telle ambiance au travail, sauf peut-être pour ces groupes qu'Artie avait fait venir à la Ferme.

Marin : Manolo s'est révélé d'une aide précieuse, à l'Atelier. Il faut croire que son état oisif ou semi-oisif avait fini par lui peser, et qu'il était simplement heureux de se rendre utile de nouveau.

Manolo : Ma vie sociale avait beaucoup ralenti, maintenant que notre petite bande d'expatriés s'était dispersée aux quatre vents. Ça me laissait plus de

temps qu'il ne m'en fallait, livré à moi-même. Ce que j'aurais voulu par-dessus tout, c'était retrouver cette fameuse Caverne où avait joué Nutcracker ; mais toute trace du site semblait avoir été consciencieusement effacée. Ce n'était pas qu'elle était éloignée : mes recherches l'avaient située à la lisière de la vieille ville, dans un rayon de quelques kilomètres à peine de là où nous nous trouvions. Mais il y avait eu tellement de chantiers entretemps, et tellement de bouleversements du tissu urbain, qu'il n'était plus possible d'en déterminer avec précision les coordonnées.

Ellis : La gentrification, oui. Le discours ininterrompu que tient le progrès sur lui-même, comme seule justification à sa progression forcenée ; écrasant à sa marge ceux qui refusent de ployer devant lui comme ceux qui échouent à suivre son rythme. A Gigues-Eaux comme ailleurs, elle a fait des ravages.

Manolo : Mon découragement n'a duré qu'un temps, après quoi j'ai passé quelques soirées à bricoler dans la Maison des Machines. C'est comme ça que deux vieilles presses, qui avaient pris la poussière pendant des années, se sont retrouvées à nouveau opérationnelles.

Marin : De nouvelles machines signifiaient ne plus grande capacité de production ; pour les faire tourner, nous avons recruté de nouveaux stagiaires.

Amonn & Tysh : *[En chœur]* c'est tellement génial de rejoindre l'Atelier !

Shönn & Tamy : C'est qui ces deux-là ? T'inquiètes, Marin m'a demandé de les superviser, Ah, Quoi ah, Je te vois venir de loin avec tes grands airs, tu te dis sûrement que Superviseur adjoint ça vaut mieux que responsable du marketing digital ? Ca te va bien, de me faire la leçon, on dirait que les tirades altruistes ne sont plus à l'ordre du jour, Peut-être, peut-être que j'avais dit ça pour t'être agréable, mais maintenant, Eh bien, vas-y, vas au bout de ta pensée, Maintenant je ne suis plus si sûr de vouloir t'être agréable.

Manolo : Mais ce n'était pas seulement à l'Atelier qu'affluaient les étudiants, le vieil Higuain aussi enrôlait à tour de bras, pour son grand projet de cité troglodyte.

Artie : C'était bien la seule chose qui était encore à même d'aiguiller ma curiosité au point de me pousser à quitter ma retraite de la Ferme : rendre visite à Higuain, et observer les progrès de son installation.

Keum-Sook : La lutte pour le contrôle de VIZION a continué de s'intensifier, et j'ai fini par me rendre à Ganges, en quête de conseils.

Talita : Artie s'était absenté de bon matin. Ça, je m'en souviens bien. Mais le reste… C'est très confus, j'ai du mal à me rappeler précisément ce qui s'est passé ce jour-là.

Artie : Les choses avaient beaucoup changé, dans les quelques semaines qui avaient suivi notre première excursion. L'entrée avait été élargie, et une sorte de monte-charge rudimentaire, actionné par un vieux diesel, permettait d'accéder à la caverne.

Keum-Sook : Arrivée sur place, j'ai été accueillie par deux stagiaires qui ont proposé de me conduire jusqu'à Higuain.

Matho & Nnys : Enchantés de faire votre connaissance ! Suivez-nous !

Artie : Deux jeunes gens étaient occupés à déblayer les gravats dans la première salle, afin de rendre le passage moins périlleux. Un peu plus loin, un autre s'appliquait à reproduire sur son carnet les peintures au mur.

Keum-Sook : C'était étonnant, à quel point ils partageaient certaines caractéristiques morphologiques communes. Et plus étonnant encore, qu'ils ne paraissent pas s'en rendre compte. Tous étaient identiquement petits, trapus ; les femmes étaient blondes ou rousses et coiffées de nattes, et les hommes arboraient tous un grand collier de barbe. Tous étaient habillés de tabliers de cuir, ou de bleus de travail.

Artie : Il y avait quelque chose de cocasse là-dedans, comme si Higuain s'était entouré de clones de lui-même, rajeunis.

Keum-Sook : A la suite de mes guides, j'ai remonté une galerie qu'éclairaient des braséros, à intervalles réguliers. Je pouvais entendre des voix chuchoter

sur notre passage. Tout ce cérémonial m'intriguait ; je ne m'y serais pas attendue, de la part de Higuain.

Artie : C'était une perspective qui me réjouissait, et que je redoutais tout à la fois : poser à nouveau mes yeux sur le décor grandiose de la cité souterraine.

Keum-Sook : Artie m'avait prévenue, mais le spectacle de ces colonnades n'en était pas moins stupéfiant. La salle était sans dimensions définies et évoquait les travaux d'Arne-Sayles. Il était impossible de ne pas y être saisi par un sentiment de sacré ; et j'ai compris alors ce qui avait pu captiver l'imagination d'Higuain durant ces longues semaines.

Artie : Un vertige m'a saisi à la vue de l'attroupement, en bas. Les visions que j'avais eues la fois précédente me sont revenues en tête, mais j'avais beau me frotter les yeux, elles refusaient de s'évanouir. Le peuple des profondeurs était bel et bien là, devant moi.

Keum-Sook : Higuain se tenait au centre de la petite assemblée, et discourait avec passion. J'étais trop loin pour entendre ce qu'il disait, mais il était clair d'après leur attitude que la soixantaine de personnes qui composaient son auditoire l'écoutaient avec attention.

Artie : Il avait réussi. Il avait réussi, ce vieux fou !

Keum-Sook : J'ai attendu que la troupe se disperse pour me faire annoncer.

Artie : Ils formaient une ruche industrieuse, organisée en petits groupes qui travaillaient tous de concert. Je pouvais entendre les coups de marteaux et de pioches qui me parvenaient depuis les différentes galeries que nous avions cartographiées lors de notre première visite. Une équipe avait monté un échafaudage autour de certains des piliers, et s'occupait d'installer un système d'éclairage électrique.

Keum-Sook : Ce n'est que bien plus tard que j'ai eu le fin mot de l'histoire ; et pas par Higuain, c'est de mon père que je le tiens. La première phase de l'installation, dont nous étions les témoins privilégiés, avait été financée par la mise au jour d'un filon d'escarboucle dans l'une des galeries inférieures. Les activités

de forge avaient commencé dans la foulée, quoiqu'à un stade très artisanal par rapport à ce qui devait suivre. Longtemps après, le gouffre lui-même serait réduit à la servitude, ses fumerolles évacuées par un ingénieux système de ventilation, sa chaleur harassante canalisée par une installation géothermique.

Artie : De nos jours bien sûr, le site a développé des capacités d'accueil très étendues, aussi bien à destination des conférenciers que des touristes, au point que sa renommée a en partie éclipsé celle du village en contrebas. Mais dans les premiers temps, tout cela était encore bien difficile à imaginer, et les conditions de vie sous terre se caractérisaient par un niveau de confort très sommaire.

Talita : Les heures ont passé, et j'ai fini par avoir l'impression, vous savez ? que je me languissais de lui. Mon dieu, écoutez-moi ça, on dirait une adolescente !

Higuain : Qu'est-ce qui vous amène ici, dans le cœur le plus sacré de mon royaume ?

Keum-Sook : Il était différent, changé : ce n'est qu'en le voyant de près que je me suis rendue compte à quel point.

Artie : Il avait grossi, encore que ce n'est pas ce qui se remarquait en premier. Sa complexion semblait s'adapter remarquablement à son nouvel environnement, pour tout dire il donnait l'impression d'être en meilleur forme qu'il ne l'avait jamais été à la surface. Sa barbe était plus longue, et plus blanche ; presque argentée, dans la pénombre de la grotte. A son doigt brillait un imposant grenat, monté sur un anneau d'or jaune.

Keum-Sook : Je viens au sujet de Randy Fitzsimmons.

Higuain : Montre-moi cette main… Toujours convalescente ?

Artie : Il m'a fait le suivre dans son atelier personnel. C'était une petite alcôve à part du reste, où les piles de livres et de carnets à spirale se le disputaient encore aux outils d'orfèvrerie. Sur le plan de travail en désordre, plusieurs mécanismes, dont certains semblaient inachevés, me mettaient au défini de deviner leur fonction.

Keum-Sook : Nous avons été…Négligents. Quand il est venu investir tout cet argent dans le groupe, nous avons préféré détourner le regard, plutôt que de lui demander quelle en était l'origine. Son influence n'a de cesse de s'accroître, comme une gangrène.

Higuain : Je vois… Je crois.

Keum-Sook : Il dispose de tels moyens, maintenant que le Centre a ouvert ses portes. Il lui rapporte des fortunes. Et nos alliés sont peu nombreux : Jossok tient le E-King, Marin l'Atelier… Il y en a quelques autres, éparpillés, mais ils ne pourront pas résister si la situation s'éternise.

Higuain : Je pourrai peut-être te venir en aide, mais il faut d'abord que je prenne le temps d'y réfléchir. Mes pensées deviennent confuses ces derniers temps, dès lors qu'elles se portent au-delà des murs de cette caverne. Ici, tout est clair, mais dehors… Et puis, j'ai des responsabilités, désormais. Comme tu as pu le voir, nous sommes une communauté, et ma priorité va à en assurer la sécurité. Mais pour cette affaire qui t'amène, je pense que je dois pouvoir faire quelque chose, oui.

Keum-Sook : Il m'a congédiée sans un regard. Ou plutôt, il est retourné à son travail, si concentré qu'il ne remarquait même plus ma présence. Je suis repartie, convaincue que la lutte contre M. Fitzsimmons ne faisait que commencer.

Artie : Sur le chemin du retour, mes impressions étaient plus partagées qu'après notre première expédition. Je réfléchissais à ce que j'avais entendu, au sujet d'endroits qui avaient cessé d'être des endroits, pour devenir des histoires ; des endroits que l'on ne pouvait plus visiter qu'en rêve. Je me demandais si c'était ce qui attendait Higuain, et sa caverne.

Talita : Je me sentais fatiguée, sale… Dans un état lamentable. Comment est-ce que j'avais pu me laisser arriver une chose pareille ? J'avais besoin de quelqu'un, qui me fasse me sentir désirable. Mais, il n'y avait personne ; à la place, je me suis servie un verre.

Leandro : Dans ma jeunesse, j'ai fait le trajet de Pasalacqua à Gigues-Eaux plus souvent que je ne pourrais le compter. Au moment de prendre ma

camionnette pour rendre visite à Artie, je ne m'attendais pas à rencontrer des difficultés particulières.

Artie : Il y a cette zone : ce n'est plus la ville, ni la campagne, et il semble que vous puissiez y dériver à l'infini.

Leandro : La première épreuve, ça a été la traversée de la Ceinture Verte. Verte, c'est son nom, mais les champs dont je garde le souvenir ont depuis longtemps cédé la place à une succession quasi-ininterrompue de serres métalliques, où les légumes poussent à l'abri des regards sous leurs bâches de plastique jaunies par le soleil.

Artie : A la façon qu'elle a de se répéter sans cesse, on dirait qu'elle n'a que peu d'arguments à faire valoir : les kilomètres de bitume, les bretelles avec leurs arcs tous identiques, les zones commerciales dont le mimétisme s'étend jusqu'à l'ordre dans lequel les mêmes enseignes s'alignent, les mêmes ronds-points tentaculaires…

Leandro : Mais ce n'est que plus tard, lorsque j'ai laissé sur ma droite la sortie qui menait à l'hôpital, que les choses se sont vraiment gâtées.

Ellis : La domination de l'automobile a présidé à l'éclatement des villes, dont les fragments se sont éparpillés sur la campagne environnante. C'est alors que l'opposition historique entre la ville et la campagne a fait place à leur effondrement simultané. Ce mouvement de fuite centrifuge se structure par cycles, à mesure que ces usines de la consommation que sont les supermarchés et leurs annexes deviennent à leur tour des centres secondaires surchargés, parce qu'ils ont agrégé autour d'eux une recomposition partielle de l'agglomération.

Artie : Derrière cette apparente simplicité réside le piège mortel : ces motifs, qui semblent trahir un dessein rudimentaire dans un paysage où les seules lignes droites ont été dressées par la main de l'homme, distordent tout sens des proportions par leurs permutations sans fin, jusqu'à ce qu'il ne soit plus possible de distinguer une conurbation de la suivante, id est *où est-ce qu'on est sur cette foutue carte*.

Leandro : C'était comme un oignon, une couche après l'autre et je ne parvenais pas à en voir le bout. Nulle part, je ne trouvais de signe de la ferme de l'Ancienne Loi.

Artie : Ce n'est pourtant pas l'itinéraire que j'ai emprunté, ce soir-là.

Leandro : Je n'avais plus les idées claires. Il y avait tous ces panneaux, qui indiquaient la direction du Centre. Repos, carburant, itinéraire : quoique je puisse demander, il semblait que je le trouverais là-bas.

Artie : C'est curieux, non ? Votre vie change de cap, mais on ne s'en rend pas compte tout de suite, bien sûr, ce n'est que bien après, en regardant en arrière, que l'on parvient à distinguer le point où s'est infléchi le sillage.

Leandro : Le parking était blanc comme un couloir d'hôpital, tout comme le sourire de l'hôtesse quand elle m'a expliqué que la formule que j'avais choisie incluait une chambre simple avec petit déjeuner, en plus du stationnement.

Artie : Je suis allé chez mon père. Chez moi… Ou bien était-ce à la ferme ? Je n'étais plus très sûr. Ce qui était clair en revanche, c'est que quelque chose se tramait, quelque chose d'important auquel je serais bientôt confronté. Il me fallait essayer de deviner quoi, si je voulais être prêt à y faire face le moment venu.

Le père d'Artie : Ces derniers mois, nous avions inventé une familiarité nouvelle entre nous, une familiarité de rescapés si l'on peut dire. C'était cela qui, en définitive, rendait le deuil supportable : de savoir que le chagrin avait fait tomber des défenses dont nous ne savions même pas qu'elles étaient là, et que sur leurs vestiges avait pris racine une affection nouvelle, plus forte que les liens anciens qu'elle avait remplacés.

Artie : Maman n'avait pas du tout le sens de l'orientation, tu te souviens ? Elle nous amenait en balade, et c'était comme si le décor à l'extérieur de l'habitacle de la voiture était mouvant, qu'il pouvait se déplacer et se recomposer à volonté autour de nous dans le but de nous perdre. Elle détestait ça… Et maintenant, c'est mon tour. Parfois, je me sens gagné par l'angoisse moi aussi, et je

pense à elle, et alors je me dis : nous n'avons pas à être parfaits pour être bons, quelques fois ce sont nos faiblesses qui nous gardent en vie.

Le père d'Artie : Il était agité ce soir-là, il donnait l'impression de me prendre à témoin de son monologue plutôt que de m'inviter vraiment à participer à la conversation. J'assistais à son combat intérieur, sans oser l'interrompre.

Artie : Mon père a fini par dire :

Le père d'Artie : Tu dois savoir où tu te tiens, et faire ce que tu as à faire.

Artie : Ou quelque chose du genre. Mais ce n'est pas ce que j'ai entendu, ce que j'ai entendu ressemblait plutôt à :

La mère d'Artie : Vas les attraper, caïd !

Artie : Mais non, décidément, ça ne pouvait pas être ça qu'elle avait dit, alors j'ai tendu l'oreille et cette fois j'ai entendu clairement :

La mère d'Artie : Quand je ne serai plus là, ne vous tournez pas vers le ciel et les froides étoiles en quête d'un signe de moi. Regardez la terre, et la pierre ; et les plantes qui poussent, et l'eau qui court. Car c'est à eux que sont liés mes atomes, par un sort si puissant qu'il ne pourra être défait avant la fin de ce monde ; et c'est parmi eux que je demeurerai, à jamais auprès de vous.

Artie : Alors c'était ça, après tout ?

La mère d'Artie : …

Artie : Mais je n'obtiendrais pas de réponse, bien sûr, c'était pour ainsi dire l'une des conditions du marché. Des histoires : voilà où ils trouvent refuge, nos êtres chers, une fois qu'il n'en reste rien d'autre, des histoires à l'ombre desquelles nous pouvons grandir et continuer à aimer, et à vivre, à tisser de nouveaux liens et à renforcer les anciens. C'était là aussi que m'attendait cet apaisement dont on m'avait parlé, cet apaisement que j'avais tant cherché sans même le savoir, et qui s'offrait maintenant à moi, sans même que je ne le réclame. Enfin, c'est aussi à ce moment-là que j'ai su, quoi qu'il puisse se passer le lendemain, je savais que désormais, je serais prêt.

Leandro : Le lendemain, je me suis réveillé dans une chambre où je ne me rappelais pas m'être endormi.

Artie : Le lendemain, je suis retourné à la Ferme.

Leandro : Les rideaux, les coussins, les fauteuils : tout, autour de moi, était gris, ou beige, ou marron. Toute ma volonté m'a été nécessaire pour m'extraire à la torpeur qui engourdissait mon esprit.

Artie : J'ai trouvé Talita et la Sybille couchées dans le même lit, dans les bras l'une de l'autre.

Leandro : Quelqu'un avait pris mes habits, et laissé à la place un peignoir en éponge et des mules assorties.

Artie : Je n'ai pas entendu Manolo qui arrivait derrière moi. Il est entré, les bras chargés d'un plateau avec les affaires du petit déjeuner.

Leandro : J'étais mortifié à l'idée de sortir dans cette tenue. Mais qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre ? J'ai fini par me mettre en quête du petit déjeuner. J'ai croisé d'autres personnes, dans le couloir, qui portaient le même accoutrement. Chacune se comportait avec le plus grand naturel, et j'ai trouvé plus prudent de les imiter. Je les ai suivis jusqu'à l'ascenseur, et au sous-sol, où se trouvait la cafétéria.

Talita : Je l'avais appelé, la veille, dans mon moment de doute et d'égarement. Il était venu ; nous nous étions réconciliés, à notre façon. Fin de l'histoire.

Artie : Oui, j'ai ressenti une bouffée de jalousie, mais elle n'a duré qu'un instant, vraiment. J'étais heureux qu'il soit là, au fond. Les choses reprenaient leur place naturelle ; c'était un bon présage, ou du moins, je l'ai interprété comme tel.

Manolo : J'avais pris une revanche sur Artie, c'est vrai, mais je ne voulais pas qu'il se sente lésé pour autant. J'avais quelque chose pour lui, pour adoucir sa peine.

Leandro : La salle était immense. Les tables s'y alignaient en rangées sans fin, leur agencement perturbé seulement par des plantes en plastiques dans leurs pots multicolores qui avaient été laissées là à pousser à la lumière des néons. Partout, des gens déambulaient, avec leurs peignoirs blancs et leurs mules, un plateau dans les bras. Tout n'était que bruits de couverts et de mastication.

Artie : Ca a été de joyeuses retrouvailles, vraiment. On mangeait nos tartines, et tant pis pour les miettes dans les draps, comme on dit. La Sybille n'était pas encore revenue tout à fait à elle, mais quelque chose dans l'air nous disait que ce serait bientôt possible.

Talita : A un moment, les garçons se sont isolés, pour échanger leurs messes basses. Ça m'était égal, vraiment. Et même : il y avait quelque chose d'attendrissant à les voir, le vieux lion et le jeune coq, mettant leurs différents de côté.

Artie : Manolo voulait absolument me montrer quelque chose, je n'ai pas tout de suite compris son empressement, mais…

Manolo : Elle était là ! La Caverne, la troisième caverne, je veux dire ! Elle m'avait enfin été révélée, après tant d'heures de patientes recherches !

Artie : J'ai été pris d'un vertige, lorsque j'ai reconnu les plans qu'il me présentait. Je la reconnaissais pour ce qu'elle était, la forme cyclopéenne, penchée sur la vieille ville comme une tique, ses ramifications innombrables s'étendant à la surface comme en dessous.

Leandro : Remonter jusqu'à ma chambre s'est révélé moins facile que prévu. Ce n'était pas qu'il manquait d'ascenseurs, au contraire ; mais chacun semblait obéir à ses règles propres, et ne s'ouvrir que pour déverser un nouveau flot de pensionnaires, qui m'en barraient l'accès. J'ai fini par réussir à me hisser à l'intérieur d'une cabine, à contre-courant, juste à temps pour me rendre compte qu'elle ne desservait pas mon étage. Et c'est ainsi qu'a commencé mon périple dans…

Manolo : Le Centre !

Artie : Oui, c'était là, dans les soubassements du Centre, que devaient se trouver les vestiges de la Caverne où Nutcracker avait bâti sa légende. Nous avons aussitôt commencé à échafauder des plans pour y mener une expédition.

Leandro : Presque personne ne prêtait attention à moi, malgré ma tenue. Il faut dire que tous les styles vestimentaires, même les plus extravagants, étaient représentés dans la foule qui se pressait dans les boutiques et les allées. Je ne me souvenais pas avoir déjà vu autant de monde à la fois.

Talita : C'est moi qui accompagnerai Artie.

Manolo : Comment ça, toi ?

Talita : Tu m'as bien entendue.

Manolo : Mais enfin, c'est moi qui ai trouvé la carte !

Talita : Peut-être, mais c'est aussi ton tour de veiller sur Lucia. Et puis, entre nous, tu ne vaudrais rien pour ce genre de mission.

Manolo : Fais un peu attention à ce que tu dis. N'oublie pas que je suis un homme, alors que toi…

Talita : Si tu avais voulu agir comme un homme, tu aurais dû retenir Horacio, plutôt que de le laisser s'évanouir dans la jungle en quête de ses chimères.

Artie : La trêve fraîchement négociée entre les deux amoureux n'avait jamais semblé aussi fragile qu'à cet instant. J'ai guetté leur réaction à chacun, mais le débat en est resté là, sans doute qu'ils n'avaient pas envie que la situation ne s'envenime à nouveau en fin de compte.

Talita : Il y avait pas mal de préparatifs à mener, de matériel à réunir, et pas de temps à perdre en vaines palabres.

Artie : Lampes frontales, cordes, mousquetons, cagoules, pied de biche, talkies-walkies… C'étaient là quelques-unes des choses que nous espérions trouver dans le bric-à-brac de la ferme. Après tout, les inventaires minutieux que Manolo avait dressés toutes ces années se sont révélés bien utiles !

Talita : Il nous fallait aussi étudier plus en détails les plans, pour définir un itinéraire. Le Centre comptait onze étages de souterrains, et trente-quatre au-dessus de la surface, et à ce stade nous ne savions toujours pas par où commencer.

Leandro : D'après mes estimations, j'avais dû remonter quatre, ou cinq étages trop haut. La chance a paru enfin me sourire quand j'ai trouvé un escalator pour redescendre, mais ça n'a pas duré : en bas, m'attendait un espace dédié au prêt à porter, où une troupe de vendeurs m'a pris à partie, sans me laisser la moindre chance de battre en retraite.

Les vendeurs : Voyons voir ça, Qu'est-ce que vous en pensez, Oui c'est très clair, J'ai très précisément ce qu'il vous faut, Non, ne vous faites pas de souci, vous n'avez rien à payer, vous règlerez le solde de votre séjour lors de votre départ du Centre, Eh oui, c'est bien triste, mais c'est une perspective qu'il nous faut tous affronter un jour ou l'autre, tourner le dos au Centre et à ses délices.

Artie : Vers les midis, tous les préparatifs étaient terminés.

Talita : Le plan était simple : je devais laisser Artie à trois cent mètres du Centre, pour qu'il entre par le passage couvert du tramway. Là, il pourrait trouver un endroit pour y cacher le matériel, en attendant le moment propice.

Artie : Pendant ce temps, Talita devait garer le side-car sur la place. En arrivant séparément, on limitait le risque d'attirer l'attention.

Talita : L'idée était de se rejoindre un peu avant l'heure de fermeture des magasins. Ce serait notre meilleure opportunité pour agir, quand les gens commenceraient à se masser au niveau des restaurants, des salles de spectacles et de cinéma.

Leandro : C'est peu de chose que de dire que le traitement auquel j'avais été soumis m'avait laissé pantelant. Les lumières, les odeurs… Tout participait à ma désorientation. Est-ce que je vous ai parlé des odeurs ? Elles étaient toutes là, disponibles sur simple demande après consultation de votre solde, cannelle,

Aloé Vera, fleur de ciste, agrumes, cumin, flambée d'hiver, eucalyptus, et d'autres encore que j'aurais été bien en peine de reconnaître, avec leurs noms comme Parfum d'Ouragan ou Mystères d'Asie. Chaque boutique avait la sienne, et leur mélange entêtant vous tournait la tête en un rien de temps.

Manolo : Ça nous laissait tout l'après-midi, avant de passer à l'action. On s'est installés dans le sofa du petit salon, celui en cuir rouge et dont les ressorts grincent sans fin au moindre mouvement.

Artie : Manolo nous a conté par le menu les dernières nouvelles de l'Atelier, que Marin s'évertuait à maintenir à flot avec l'aide de ses stagiaires. J'ai été heureux d'apprendre qu'il avait enfin trouvé un poste à sa mesure.

Talita : Ma main a pressé celle d'Artie par réflexe, lorsqu'il a mentionné le nom de Fitzsimmons, le même qui avait commandité l'enregistrement de tous ces groupes.

Artie : C'était une drôle de coïncidence, c'est vrai, mais sur le moment je n'y ai pas accordé plus d'importance que ça.

Leandro : Ce n'étaient pas que des badauds qui composaient la foule, elle abritait aussi en son sein des agents du Centre infiltrés, qui se tenaient prêts à jaillir à tout moment pour devancer le moindre de nos besoins. Je me suis joint à un attroupement, sans trop savoir à quoi m'attendre. Presque aussitôt, on nous a organisés en une file compacte, qui serpentait jusqu'à une grande porte plongée dans la pénombre.

Les hôtesses : Qu'est-ce qui pourrait venir égayer votre attente ? Non, je ne peux rien vous dire sur ce qui vous attend de l'autre côté, Prenez plutôt une de nos boissons vitaminées ! Ou peut-être une de nos brochettes miniatures aux milles saveurs ? A moins que vous n'en vouliez à notre camaïeu de tartines sucrées-salées ?

Leandro : J'ai accepté la nourriture, mais je dois dire que je l'ai trouvée bien fade. J'étais gagné malgré moi par la trépidation ambiante, et le seul parfum que je trouvais à mon goût était celui du mystère qui se tenait au-delà de cette porte qu'on me désignait.

Artie : Nous sommes passés dans la cuisine. Je veillais sur la Sybille, laissant à Manolo et Talita le soin de préparer le repas.

Manolo : Artie nous a décrit avec luxe détails les splendeurs de la cité troglodyte de Ganges, que bâtissait Higuain. Ça semblait être un spectacle de tout premier ordre à l'entendre, et Atalia et moi nous sommes promis de nous y rendre dès que cette affaire serait terminée.

Leandro : La porte n'était plus très loin, à présent. Elle s'ouvrait à intervalles réguliers pour engloutir une nouvelle fournée de fidèles. Moi-même, je n'aspirais à rien tant qu'à être sacrifié, ou sanctifié, à mon tour.

Artie : L'odeur des oignons qui mijotaient, de la coriandre, des poivrons, tout cela se répandait agréablement dans l'air, mais soudain le téléphone s'est mis à sonner et…

Sonia : Artie, c'est toi ?

Talita : Le répondeur s'est mis en marche, et nous l'avons tous reconnue immédiatement, même pour nous qui n'avions jamais entendu le son de sa voix. Je me suis tournée vers Artie, juste à temps pour le voir vaciller sur sa chaise.

Sonia : Je suis navrée de t'appeler dans ces circonstances, je me rends bien compte des torts que je t'ai déjà causés, mais je suis inquiète pour Leandro…

Leandro : … Ça y est, j'ai été aspiré à mon tour, avec une quinzaine d'autres convertis, dans l'obscurité du seuil…

Sonia : Il devait te rendre visite à cette ferme où tu habites. Je lui avais dit de m'appeler en arrivant, mais puisque je n'ai pas eu de ses nouvelles je suppose qu'il n'est pas avec toi.

Manolo : Cela ressemblait foutrement à l'appel d'une demoiselle en détresse, oui ! Il n'était pas question de ne pas y répondre.

Sonia : Et maintenant, je viens de recevoir un appel de notre banquier, qui m'indique toute une série de dépenses sur son compte, en provenance d'un

endroit qui s'appelle le Centre. Est-ce que ça te dit quelque chose ? Tu pourrais peut-être aller voir, si tu le trouves là-bas ? Appelle-moi, s'il te plait.

Son cœur battait la chamade. Il pouvait sentir, oui que certaines choses étaient prêtes à recommencer.

Talita : Voilà qui changeait tout à nos plans. Il n'était plus question d'attendre le soir, désormais.

Artie : Le Centre était trop grand, c'était impossible d'en venir à bout tout seuls. Je savais que Marin avait gardé de l'affection pour Leandro, et je l'ai appelé pour qu'il nous vienne en aide.

Marin : Tout s'est décidé très rapidement. Shönn et Tamy m'assisteraient dans l'exploration des niveaux supérieurs du Centre, pendant qu'Artie et Talita s'en tiendraient à leur plan initial, en se concentrant sur les souterrains.

A nouveau, dans le side-car. A nouveau, en quête d'une caverne. La répétition elle-même était porteuse de sens, il en était conscient, mais il ne parvenait pas encore à deviner lequel.

Talita : Il n'y avait plus le temps pour la discrétion, en tout cas c'est ce qu'on s'est dit en s'engouffrant à l'intérieur. Mais, c'était sans compter l'anonymat généralisé qui régnait dans les allées du Centre, même parmi ses employés.

Ce qu'il fallait, c'était surtout ne pas se laisser happer par la confusion environnante. Rester focalisé sur l'objectif. Un bref salut de la main, un hochement de tête, voilà qui suffisait à apaiser la méfiance du magasinier, au moment de s'engager à sa suite dans les galeries qui donnaient sur les zones de stockage et les locaux techniques. Surtout, ne pas se sentir trop concerné ; surtout, ne pas poser trop de question ; c'était ça, la grande histoire sur laquelle le Centre prospérait, et il la chuchotait à l'oreille de ses clients comme à celle des gens qui y travaillaient, et d'ailleurs, ceux-ci étaient bien souvent les mêmes que ceux-là.

Shönn & Tamy : La totale… Vous vous rendez compte ? Trente-quatre étages à explorer… Rien que d'en parler, j'en ai encore le frisson. Bien sûr, on avait déjà exploré la plupart des recoins du Centre à l'époque où on s'occupait de la

distribution sauvage de fanzines, mais là, c'était différent, tout faire en une fois, Et avec seulement une photo pour retrouver une personne en particulier parmi la foule.

Marin : Pendant que Shönn et Tamy passaient les boutiques au peigne fin, je me suis rendu au point sécurité, pour y chercher des informations.

La trappe les attendait à l'endroit indiqué par les plans de Manolo. Il savait très bien ce qu'il avait à faire, d'une certaine façon il l'avait déjà fait auparavant. Mais c'était différent cette fois, c'était son histoire à lui qui se déroulait sous ses pas. Plus il s'enfonçait sous terre, et plus il avait la sensation de retrouver la place qui devait être la sienne.

Talita : Artie ? Mais enfin, attends-moi !

Marin : Sur place, régnait une grande agitation. Des gens couraient dans tous les sens, passaient des appels, et il a fallu un bon moment avant que quelqu'un ne remarque ma présence.

Les vigiles : Oui, Non, Un exercice, n'y prenez pas grande, nous sommes contraints d'en réaliser périodiquement, Il en va de la crédibilité du Centre, C'est la garantie pour nous de pouvoir compter sur l'engagement total de toutes et de tous.

C'était le royaume des pensées à demi formulées, et des désirs enfouis. Là, sous la terre, couraient des kilomètres de câbles qui charriaient les songes des clients du Centre. Leur cours tempétueux formait le Fleuve primordial, celui-là même qui avait tant obnubilé Horacio peut-être, et qu'il leur fallait maintenant remonter jusqu'à sa source.

Talita : C'était un vrai dédale, là-dessous ! Une ville, sous la ville. Je faisais mon possible avec la carte, mais Artie ne me laissait aucun répit, il avançait comme un somnambule, indifférent à mes mises en garde.

Shönn & Tamy : On aurait pu y arriver, Tu dis ça maintenant, Oui, je le dis, mais c'était sans compter les Vendeurs, ils nous sont tombés dessus au pied de l'escalator, Comme tu y vas, à t'entendre c'était une rixe, presque une bataille

rangée, la vérité c'est que tu n'étais pas malheureux de te faire cajoler un peu, Oui, et alors ? Et alors, rien, sauf que ça ne fait pas très sérieux pour un superviseur adjoint, tu aurais pu prendre plus à cœur les consignes, Ah, voilà qu'elle remet ça, écoutez là un peu.

Marin : J'ai rempli le formulaire « personne déclarée manquante », consigné toute une série d'informations au sujet de Leandro, et on m'a de nouveau abandonné là à attendre, assis sur une chaise en plastique, un gobelet d'eau tiède à la main. Du coin de l'œil, j'assistais au manège fébrile des téléopérateurs qui s'agitaient devant le mur des écrans de surveillance. Je restais attentif, guettant un signe de mes amis – où qu'ils puissent se trouver.

En fait de runes, ils n'avaient trouvé que des graffitis. Certains des couloirs qu'ils parcouraient en étaient couverts du sol au plafond, et le fait qu'ils y aient repéré une fois ou deux le fameux smiley qui ornait la basse de Marlon était pour eux la preuve tangible qu'ils étaient sur la bonne voie. Il n'y avait plus aucune éclairage, mis à part celui de leurs torches. Leur progression s'en était trouvée ralentie, car il leur fallait se frayer un chemin au milieu des gravats et des fils électriques et des déchets abandonnés là par d'autres, canettes, bombes de peinture, tessons de verre, vieux magazines, bidons métalliques, parmi d'autres choses qu'ils ne parvenaient pas toujours à reconnaître où qu'ils se refusaient à nommer.

Talita : Le pire, c'était les rats. On les entendait, grouillants, qui grattaient dans les murs. Quelquefois le faisceau de nos lampes faisait miroiter leurs yeux dans l'obscurité.

Lydia : Où sont-ils ? Ou sont vos amis ?

Marin : Je ne l'ai pas entendue approcher. Une femme imposante, entre deux âges, et qui faisait peser sur moi un regard inquisiteur.

Un trou. Bien sûr, un trou ; comme dans toutes les histoires, un trou dans lequel était tapie une créature magique, qui n'attendait qu'une occasion de vous entraîner à sa suite, pour le meilleur ou pour le pire. Artie, qui n'avait jamais été aussi sûr de lui qu'à cet instant, qui ne s'était jamais si peu appartenu non plus, se prépara à descendre.

Marin : Il m'a fallu un moment pour la remettre, avec l'uniforme qu'elle portait. Ce n'est que lorsqu'elle m'a demandé de la suivre dans un bureau à part de l'agitation ambiante que je me suis rappelé l'avoir déjà vue à la ferme, dans le studio d'enregistrement où elle travaillait aux cotés d'Artie.

Lydia : Je sais qu'ils sont entrés, mais je ne sais pas ce qu'ils cherchent. Est-ce qu'ils sont au courant, pour la Caverne ?

Talita : Je devais assurer Artie, pendant qu'il descendrait en rappel. Ce n'était pas une bonne idée. Nous ne savions pas avec certitude où il allait déboucher, sans parler du fait qu'il était plus lourd que moi : je n'étais pas sûr de pouvoir le retenir, et encore moins de le remonter, si jamais on devait en arriver là.

Lydia : Très bien… Ne dites rien. Vous n'avez même pas à vous donner cette peine. Il me suffit de voir l'expression de votre visage, pour deviner qu'ils savent. Qu'ils cherchent. Qu'ils sont là quelque part, à ramper en bas, au moment même où je vous parle.

C'était un vaste espace : assez grand pour accueillir une foule, ou une assemblée, assez haut de plafond pour qu'il n'en distingue pas le sol, suspendu comme il l'était, comme une araignée à son fil. Il fut pris de l'irrépressible envie de crier, pour laisser l'écho de sa propre voix revenir lui conter la majesté fanée qui s'attardait encore en ces lieux. D'autres avant lui avaient ressenti ce même appel, il en était prêt à le jurer. Il était presque capable de les entendre, qui s'époumonaient.

Marin : Elle a perdu tout intérêt pour moi, aussitôt qu'elle a compris. Elle est sortie, comme une tornade, comme un limier flairant sa proie.

Le Guide : Et c'est maintenant que nous arrivons… Au clou du spectacle !

Talita : Les lumières se sont allumées comme ça, sans prévenir ; et alors, le seigneur tout puissant m'en soit témoin, les portes de l'enfer se sont ouvertes sous mes pieds.

A partir de là, les choses s'enchaînèrent si vite qu'il était impossible de démêler la fin de l'une du début de la suivante. Pour échapper aux faisceaux des spots,

Talita se jeta à terre ; entraînée par son élan, elle relâcha sa prise sur la corde, envoyant Artie atterrir brutalement sur la scène de la Caverne, au moment même où entrait le groupe de touristes….

Leandro : Ça avait été une longue marche, pour la plus grande part sans intérêt, dans les souterrains de Centre ; mais alors… Si je m'étais attendu à ce qui s'est passé, quand le guide a remis le courant !

… Une des grenades lacrymogènes, que la jeune femme avait insisté pour les emporter avec elle, roula de sa poche jusque dans le trou ; en tombant, elle libéra un épais nuage de fumée, qui enveloppa tous ceux qui se trouvaient en bas…

Le guide : Que plus personne ne bouge !

La confusion était à son comble. Ce n'était pas seulement le Guide qui en avait après Artie, deux ou trois membres du groupe de visiteurs étaient au nombre des agents du Centre infiltrés, et ils se jetèrent sur lui comme un seul homme. A ceux-ci s'ajoutaient des mannequins, disposés sur la scène pour évoquer aux badauds le souvenir des grandes heures de la Caverne. Perclus de toux, la vue embrouillée par les miasmes, Artie les jeta à terre, tant pour tenir à distance ses adversaires de chair et de sang que pour renverser ces idoles, dont il ressentait même à ce moment (en vérité, à ce moment plus qu'à tout autre) le caractère sacrilège. Le cercle des zélotes du Centre n'en continuait pas moins de s'étrécir autour de lui, ne lui laissant qu'une échappatoire : il se jeta dans la fosse, mais la corde, à laquelle il était toujours suspendu, se révéla trop courte, et voilà qu'Artie s'y balança comme à une liane, assenant coups de pieds ou de coudes à ceux qui avaient le malheur de trop s'approcher, qu'ils soient amis ou ennemis.

Leandro : Il a failli m'assommer, oui ! Je l'ai attrapé par les jambes, dès que je l'ai reconnu ; c'est-à-dire, juste avant que son élan ne le renvoie au milieu de ses poursuivants, à qui il venait d'échapper.

Artie : Ça a été un choc, de retrouver enfin Leandro dans cet endroit inattendu entre tous ; suivi d'un deuxième, lorsque la corde a fini par casser, m'envoyant

rouler à terre. A la seconde où j'ai été sur pieds, j'ai amorcé un mouvement de retraite, Leandro dans mon sillage.

Talita : Dès que j'ai vu Artie et Leandro se frayer un chemin au milieu de la bousculade, en direction de la sortie, j'ai compris que je devais moi aussi lever le camp sans tarder.

Marin : La surveillance dont je faisais l'objet s'était notablement relâchée, maintenant que Lydia était partie. J'ai jugé que c'était le moment opportun pour prendre la tangente.

Quoiqu'il ne savait pas avec précision où il se trouvait, il n'en courait pas moins-

Artie : - à en perdre haleine, mais non, il fallait que je garde la tête froide cette fois, pas question de me laisser embarquer dans toutes ces histoires…

Leandro : C'était le négatif du Centre : si différent, et pourtant si semblable aux étages supérieurs, où j'avais passé la majeure partie de la journée. Je n'avais pas l'intention de me laisser entortiller l'esprit par ses artifices cette fois, et j'ai guidé Artie du mieux que je le pouvais, pendant que nous rebroussions chemin cahin-caha vers l'extérieur.

Talita : Je n'ai pas attendu pour voir comment les choses tournaient, en bas. A partir de là, ça a été le sauve-qui-peut général, et chacun pour soi.

Artie : On pouvait entendre nos poursuivants sur nos talons. Leur nombre augmentait régulièrement, sous l'effet de renforts toujours plus nombreux à mesure que nous approchions de la sortie.

Marin : Un crépuscule violet inondait le ciel, dehors. Qui l'aurait cru ? Je me faisais l'effet d'un soldat, abandonné en arrière par son escouade, ignorant du sort de ses camarades comme de l'issue de la mission.

Shönn & Tamy : Il a bien fallu se rendre à l'évidence, on avait échoué, Oui, Ce que je ne m'explique toujours pas, c'est que nous ayons fini à une table de restaurant, Sans parler de la séance de cinéma qui a suivi, C'est vrai, la séance de cinéma, je n'y pensais plus, Il faut croire que le Centre dispose de nombreuses astuces pour égarer les gêneurs.

Artie : Talita ?

Talita : Suivez-moi, par-là !

Lydia : Pas un geste ! C'est un ordre !

Artie : Pas … Cette… FOIS !

Leandro : Il ne s'est pas arrêté, il n'a même pas ralenti, il est comme passé au travers de cette femme, dont je pensais qu'elle venait de doucher tous nos espoirs de fuite.

Talita : La Lydia a roulé dans la poussière, et mon cœur a bondi dans ma poitrine à l'idée que plus jamais Artie ne l'aiderait à prendre un autre groupe dans ses rets.

Artie : Un autre couloir, puis un escalier : chaque pas nous rapprochait de l'extérieur, et de la liberté.

Leandro : Nous avons soudain été assaillis par une odeur suffocante de friture, et –

Talita : Les Fast-foods !

Artie : Les bouches d'évacuations relâchaient sur nous le souffle continu de leurs effluves graisseux, jamais je n'aurais imaginé en éprouver une telle félicité. Nous avons dépassé les bennes à ordure alignées en rangs serrés, avant de pousser les lourdes portes qui nous ont livré, enfin ! le passage hors du centre.

Lydia : J'aurai ma revanche, vous m'entendez ! Je vous aurai !

Talita : Mais nous étions déjà loin : zigzaguant à travers le parking, puis serrés sur le side-car, riant à gorge déployée de notre propre audace, tout à fait enivrés d'avoir échappé in extremis au danger.

Leandro : Quelle journée, en somme !

Artie : Mais elle n'était pas arrivée à son terme, il y avait encore une chose que je voulais accomplir.

Talita : Marin était là, à notre retour à la Ferme.

Marin : Quel soulagement ça a été, pour Manolo et moi, de les voir rentrer ! On a organisé une sorte de petite fête improvisée, en l'honneur de Leandro, dont c'était la première visite à la Ferme de l'Ancienne Loi.

Leandro : Où trouvaient-ils encore l'énergie de danser, de rire comme ils le faisaient ? Après toutes les péripéties qui venaient de s'enchaîner ? C'était au-delà de mes forces, en tout cas. Ils avaient sorti d'on ne sait où de quoi manger, grands saladiers multicolores qui passaient de mains en mains, assiettes de charcuterie, petits pains de maïs, etc. Il y avait aussi à boire, en abondance, et une sono poussée à fond sur laquelle ils faisaient se succéder leurs disques vautriens. Ils m'ont quand même fait la grâce de me laisser me déchausser, et de m'affaler sur un de leurs vieux fauteuils informes, une bière à la main.

Marin : Artie avait dû s'absenter, sans qu'on n'y prenne garde ; car il est ensuite revenu, un paquet sous le bras et sa guitare basse à la main.

Talita : Le paquet il l'avait ramené de Ganges le matin même, mais la journée avait été trop riche en rebondissements pour que je trouve un moment pour lui demander ce qu'il contenait.

Artie : Il y avait Marin, dont l'allégeance allait ces derniers temps aux employés de bureau ; et Leandro, pour les gens de la manade ; Talita, Manolo et la Sybille, du cercle des académiques ; seuls manquaient à l'appel les représentants de la communauté du Coin du Bois. Ce n'était que trop clair, ce que je devais faire.

Leandro : Du paquet, il a sorti une pièce d'orfèvrerie,

Manolo : Non, ce n'était pas ça, c'était un gant, ou un gantelet d'armure,

Talita : C'était un assemblage de tiges articulées, qu'il a enfilé sur sa main blessée, et aussitôt –

Marin : Et aussitôt il a paru prendre vie, réagissant semblait-il au plus infime influx nerveux d'Artie, lui conférant une dextérité plus grande que celle qu'il avait eue même avant sa blessure.

Tu crois que tu peux le faire ?

Artie : Il faut bien essayer, pas vrai ?

Manolo : Après avoir coupé la sono, il s'est assis par terre, en tailleur sur les tommettes rouges du salon d'hiver, et puis il s'est mis à jouer.

Talita : Ce n'était plus l'enchaînement laborieux des accords dépourvus de rythme, dont nous avions tous été les témoins infortunés une fois au moins. C'était…

Manolo : C'était de la musique, un air rapide, plutôt basique, mais pourtant pas dépourvu de variations…

Marin : Il m'a fallu un petit moment pour le reconnaître, je ne l'avais jamais entendu comme ça, isolé du reste dans le morceau, mais quand il est arrivé au solo…

Leandro : Une chose très étonnante s'est passée, Lucia, la jeune femme qui était restée jusque-là comme prostrée dans un coin, s'est mise à battre la mesure, elle nous regardait tous en souriant, comme si elle nous voyait pour la première fois, ce qui était vrai pour moi mais par pour les autres, et –

Marin : C'était Maxwell Herder, un des morceaux les plus connus de Nutcracker !

Manolo : Artie parcourait ses arpèges de plus en plus vite, on peinait à distinguer les mouvements de sa main, ou du gantelet qu'il y avait passé, l'un et l'autre ayant comme fusionné à ce stade…

Artie : Arrivé au bout, j'ai rouvert les yeux, et il était là : debout dans l'embrasure de la porte, sans que personne ne l'ait entendu approcher, grand et sombre comme dans mon souvenir, ses traits adoucis par un sourire fatigué…

Guy : Alors, on y va ?

Artie : Oui… Pourquoi pas ?

1. Nutcracker

Marin : : Pirates, chevaliers… Cowboys : contrairement aux apparences, il y a peut-être quelque réconfort à puiser dans l'idée que la vision romancée que nous avons de leurs existences n'est qu'une falsification, un fantasme dont nous avons été bercés. Car dans ce cas, qui peut affirmer que nos vies pâles et ordinaires sont plus dépourvues de sens ou de panache que celles qui nous ont été données en exemple ? Qu'il est vain d'ériger un musicien de seconde zone en légende ? Ou d'insuffler un esprit de conquête à une modeste carrière de fonctionnaire ? De faire toute une aventure d'une banale sortie au centre commercial ? En définitive, c'est à chacun de nous qu'il revient de s'approprier l'art du conteur : élaguer, simplifier, distordre même les faits, toujours pour tisser du même fil les histoires que nous nous racontons et les liens qui nous unissent, les uns aux autres ; pour trouver, au bout de notre quête, un sens à nos existences.

Et Maintenant ?

Eh bien, si vous avez aimé cette histoire, n'hésitez pas à envoyer un petit mot d'encouragements à l'adresse email en bas de cette page. Et même, si elle ne vous a pas plu, vous pouvez aussi donner votre avis ! Il y aura peut-être (ou peut-être pas !) une quatrième partie, alors tous les avis et suggestions sont les bienvenus pour contribuer à l'améliorer…

Dans tous les cas, n'oubliez pas après l'avoir lu de remettre ce livret là où vous l'avez trouvé, ou dans un autre lieu de partage, ou de le confier à un ami, une connaissance. Bref, faites-le vivre !

Merci !

LeToHOD@outlook.com

NUTCRACKER

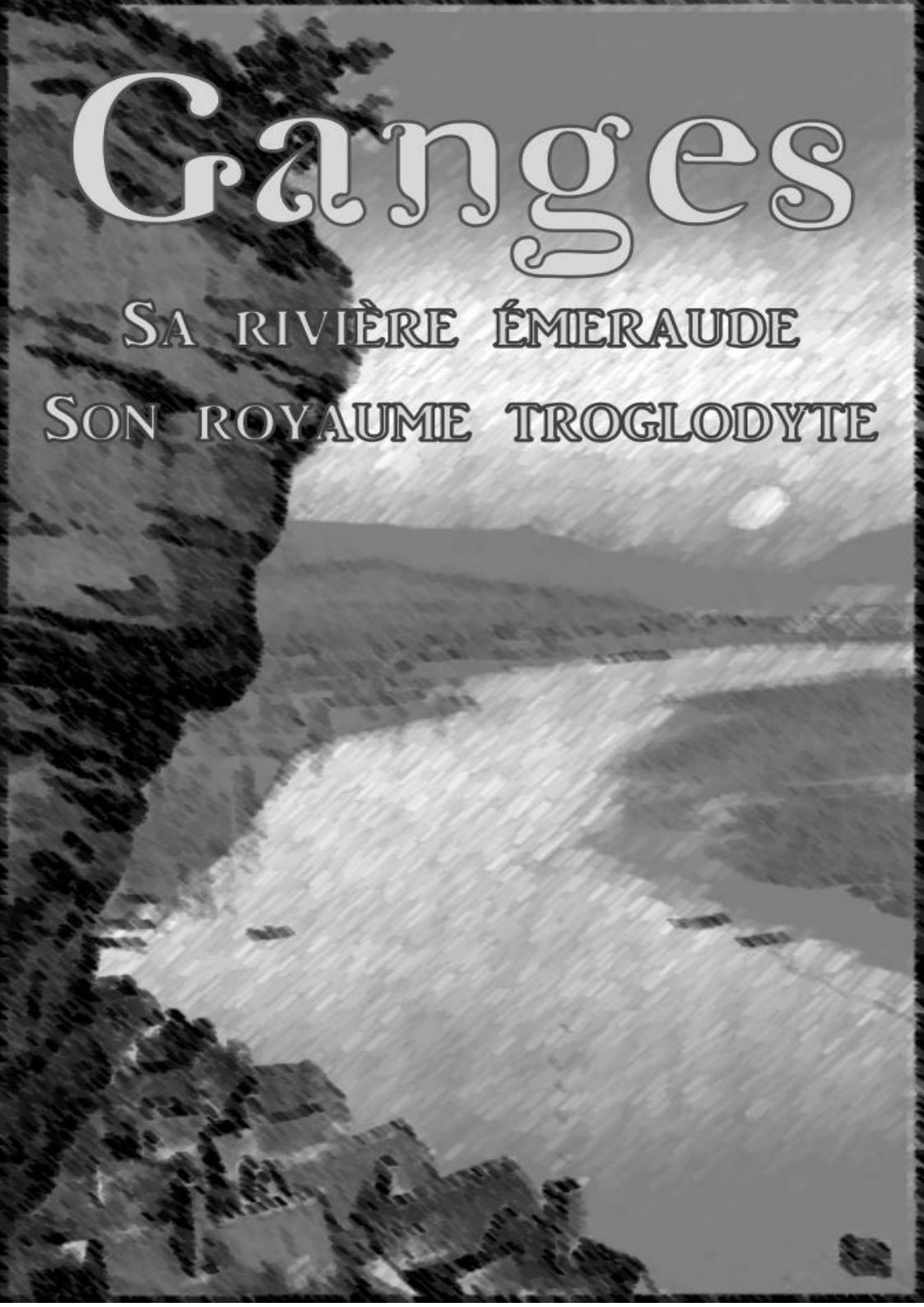
THE CONFORMIST EP

MAXWELL HERDER

Dial 999 if you really want the truth!

CHILLER

What happened to you?
You're not the same
There's something in your holster
can it really be stoller?
(You're in your head)x3
CHILLER!
You call it reflection,
you're full of sleep
CHILLER!
Your mind is away,
what's going on?
You picked up a blanket,
and now you're gone
(You're in your head)x3
CHILLER!!
You call it reflection,
you're full of sleep
chiller! CHILLER! CHILLER!!


Ganges
Sa rivière émeraude
Son royaume troglodyte